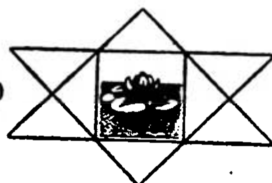
2e ANNÉE. — N° 10 JANVIER 1903



REVUE COSMIQUE

A NOS LECTEURS

La REVUE COSMIQUE adresse ses souhaits affectueux à ses abonnés et à ses lecteurs, pour l'année nouvelle, et ses vœux plus particulièrement sympathiques, avec ses chaleureux remerciements, aux généreux donateurs qui l'ont soutenue pendant l'année passée.

Elle pense aussi se faire l'interprète du sentiment général en offrant un cordial hommage au Maître qui nous instruit.

Que la bénédiction du perfectionnement total soit sur tous, non pour ce jour seulement, mais pour le jour qui ne connaît pas de nuit, de la lumière éternelle.

I

ÉTUDE INÉDITE

D'UNE

SOURCE ANCIENNE

(*Suite*)

Nous, initié errant, nous avons écouté ces paroles du Grand Maître. « Après une étude longue et minutieuse, nous sommes à même de constater que les sangs ne sont pas les vies mais qu'ils produisent, revêtent et transportent les vies » et aussi sa citation des paroles d'Aishrouah : « Partout dans le cosmos de l'éthérialisation la puissante perméation d'une substance par une substance d'un degré plus raréfié que le sien est la cause des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. Partout dans le Cosmos de l'être, c'est-à-dire de l'être en forme ou individuel, la friction est donc la cause de la force. »

Il se peut qu'en la conception passive, et la pensée active, nous soyons en parfait accord ; mais puisque pour ceux qui ont perdu le pouvoir de communiquer par la mentalité, le vêtement des paroles est essentiel, il faut nécessairement, à cause des générations futures, que ces paroles revêtent la pensée autant que possible du vêtement de la vérité de sorte qu'elle ne soit aucunement déformée ou transformée. Ce vêtement des mots doit alors devenir : « Après une étude longue et minutieuse, nous sommes à même de constater que les sangs ne sont pas les vies *mais qu'ils manifestent*, revêtent et transportent les vies... » et encore : « Partout dans le cosmos de l'éthérialisation, la puissante perméation d'une substance par une substance d'un degré plus raréfié que le sien est cause de *la manifes-*

tation des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. Partout, dans le Cosmos de l'être en *forme et individuel*, la friction est donc la cause de *la manifestation* de la force. »

Cette rectification de la matérialisation ou revêtement de la pensée est essentielle à la vraie conception Cosmique, parce qu'*il n'y a pas d'origine de vie*, puisque l'Unique, Impénétrable et Sans forme (l'Indicible des Indicibles, l'Impensable des Impensables), et la substance dans son intégrité, sont également éternels et que *tout ce qui est vit*. Personne ne niera que la Cause sans Cause, le Sans forme, est l'amour de l'amour, la lumière de la lumière, la vie de la vie et la puissance de la puissance. Toute autre chose est en forme partout dans le Cosmos, et nul ne niera non plus que partout où il y a forme, il y a vie, depuis l'Impensable des Impensables jusqu'au plus infiniment petit atôme de la matière, même en apparence la moins capable de répondre; par conséquent tout vit, quoique la force vitale puisse ne pas être manifestée à nos perceptions.

Il est reçu que lorsque certains hommes cherchèrent Aoual afin de le questionner, il répondit: « Vous êtes venus, non pas parce que vous voudriez savoir, mais pour opposer votre pensée à la nôtre, ou pour utiliser la vérité en supportant l'erreur; néanmoins parce que vous avez voyagé de loin et parce que vous êtes nos hôtes, nous répondrons à une de vos questions. » Alors ces hommes se consultèrent parmi eux, pendant un très long temps, et puis ils revinrent à Aoual et dirent: « Voici notre question : *Qu'y a-t-il d'universel ?* » En guise de réponse, Aoual garda le silence pendant quelque temps; puis il éleva devant eux les dix doigts de ses mains; repliant ensuite ses pouces dans les paumes de ses mains, il éleva les huit doigts. Ils s'étonnèrent, se disant les uns aux autres : « Quelle manière de communication est cela ? D'abord Aoual garde le silence et puis il nous tend les paumes de ses mains et sort de notre présence! »

Alors l'enfant Abiad qui était présent répondit : « Aoual garda le silence, pensant que puisque vous étiez venus comme des hommes grands et savants, vous seriez capables de recevoir sa réponse dans votre mentalité ; mais voyant qu'il n'en était pas ainsi, il essaya de communiquer avec vous par des signes ; et cela n'étant pas non plus possible, il s'en alla et me laissa pour répondre à votre question par la parole que tous ceux qui ont des oreilles peuvent entendre et que tous ceux qui connaissent le langage peuvent comprendre. Les dix doigts signifient le nombre 10, les huit doigts le nombre 8. Ainsi il répond à votre question : Qu'y a-t-il d'universel ? La Vie, mettant le premier nombre le dernier et le dernier le premier, selon votre propre manière de lire. »



— La vie est non seulement universelle, mais universellement duelle. Un de nous observa mentalement : « Les caractères mêmes dont le mot vie est formé dans le pays d'Oannès portent témoignage de sa dualité et de sa perfection, car le premier caractère, numériquement 8, est un double carré, l'un des carrés étant soutenu par l'autre ; ou un double carré ayant un support trinu qui s'incline vers la main gauche (la main gauche est le symbole de la passivité). Quant à la deuxième lettre numériquement 10, elle signifie la perfection, ce mot donc signifie *la dualité en la perfection*, ou l'équilibre. » Un autre des nôtres répondit aussi en mentalité : « La première lettre représente une clôture duelle. Cet enveloppement, qu'enferme-t-il ?

— Il inclut cette vérité de première importance : que tandis que la vie duelle est universelle, sa perfection ne peut être atteinte jusqu'à ce que les forces intégrales de la substance éternelle et universelle soient évoluées ou éduquées pour la réception des forces de l'Unique Impénétrable, capable de tout pénétrer, c'est-à-dire la Cause sans Cause. »

Celui qui venait de loin parla ainsi sans matérialiser aucun son : « Pendant des éons de temps, il a toujours été coutume parmi les Initiés de se servir du mot *mortalité ;* cette coutume conduit à un malentendu, une confusion et une mystification, parce que le mot *mortalité* de même que celui de *création* n'a nulle part raison d'être dans le Cosmos. Ce qui est maintenant, hélas, à peu près universellement désigné par *mortalité*, étant en vérité la TRANSFORMATION RÉTROGRADE, qui elle-même est l'effet du déséquilibre. C'est là l'œuvre des hostiles ; ils l'effectuent en opposition directe à la *transformation progressive* qui est immuablement la volonté des Divins Perméateurs ou Infuseurs de forces, depuis l'Indicible jusqu'à Braahd dont l'habitation pour le travail et le repos est, dans l'ordre, dans les formations des Azertes intégrales. C'est là ce que signifient les paroles d'une individualité de l'ancien temps qui vécut sur la surface de la terre en homme, lorsque le mot d'invention hostile *mortalité* était encore inconnu : « Le déséquilibre est entré dans l'Azerte et par le déséquilibre la transformation rétrograde ; et maintenant tous sont déséquilibrés et impropres à manifester la plénitude de la lumière divine. » Un de nous dit : « Un caractère très ancien du 8 ou double carré fut représenté non seulement penché vers la main gauche mais avec le côté gauche du double carré ouvert, c'est-à-dire ouvert vers la passivité ; cette forme indiquait cette vérité importante que *le dix, évolution de la passivité, est essentiel à la duelle perfection Azerte.* » Celui qui venait de loin dit : « Pour cette raison il est prophétisé depuis les temps anciens par un qui évolua les sens de prévoyance et de prédilection, que quand bien même toutes les puissances influencées ou habitées par l'hostile s'opposeraient à Adonaï et à son oint, c'est-à-dire à Brah ou Bra-ahd, Adonaï proclamerait : « J'ai élevé ma reine (c'est-à-dire la passivité évoluée et perfectionnée) sur le trône de Tzeon (un pays aride ou un désert), la hauteur de ma sainteté. » Alors il continua, comme un qui repose dans le quatrième sommeil,

ayant les yeux ouverts : « Nous sentientons que la manifestation et remanifestation de la vie est (dans l'ordre) l'effet du désir de ceux qui sont capables de recevoir les forces, de ceux qui peuvent les infuser, ou en d'autres termes, ceux qui sont capables d'être pathétisés par ceux qui peuvent pathétiser ; et que jusqu'à ce que le désir des premiers soit satisfait par la responsion des pathétiseurs, il ne peut y avoir aucune vraie vie universelle, c'est-à-dire la vie intégrale propre à un perfectionnement sans fin.

Ce que nous sentientons nous porte témoignage de ce qui est reçu concernant les sept classifications et reclassifications de la matière éternelle des Matérialismes ; le récit de la dernière seule a été vulgarisé en partie par des signes visibles et compréhensibles, auxquels par conséquent il est expédient que nous nous réferions (comme témoignant de ce que nous avons témoigné devant vous en ce jour) : lorsque Elohim, qui pouvait pathétiser la matière des matérialismes, la pénétrer et infuser ses propres forces dans celles de cette matière, arriva à la densité la plus matérielle des matérialismes ou état physique, la quatrième immensité ou profondeur sentientant son approche s'enfla et se souleva par son désir ; cela fit que le degré mental, le plus intellectuellement évolué, de l'état physique se classifia ; et ce ne fut qu'ensuite qu'Elohim ordonna : « Que votre lumière soit manifestée ! » C'est cette lumière qui par infusion éveilla la vie en germe, endormie, fit de l'Aretz l'Azerte, et de ce qui paraissait bas et inférieur (le dernier degré évolué au désir de recevoir le pathétisme) une matière si parfaite et si précieuse que, pour la racheter du pouvoir de l'Hostile, Bra-ahd, Attribut Impersonnel de la Cause Cosmique des matérialisme, assuma la personnalité ; puis l'offrit de son libre arbitre, une fois, et jusqu'à ce que le temps ne fût plus, afin que par cette offrande de soi-même il pût entrer dans le voile du temple des formations Azertes dont l'Homme Psycho-Intellectuel intégral est le Sanctuaire qui conduit au Saint des Saints. »

*
* *

Pendant quelque temps nous demeurâmes révérencieusement en contemplation profonde devant les paroles qui avaient été offertes et reçues en mentalité. Alors je dis à haute voix : « Demeurez avec nous pendant quelque temps, Initié, car nous sentientons que votre naissance est de la rosée du matin. » Mais il n'y eut de sa part aucune réponse et nulle voix ne nous répondit. Levant les yeux, nous nous aperçûmes qu'il n'était plus parmi nous et nous nous étonnâmes avec tristesse.

Nous tînmes conseil ensemble et nous enregistrâmes solennellement et hiérarchiquement ce que le jeune Initié avait dit; et notre intelligence porte témoignage de la vérité de ses paroles :

La vie est universelle.

La mortalité n'existe pas. Ce qui est ainsi faussement appelé est la transformation rétrograde, effet du déséquilibre *accidentel et temporaire*.

Alors chacun rentra chez lui en silence.

II

TEXTES ANCIENS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS

(*Suite et fin*)

Douze lunes avaient crû et décrû rapidement et je n'avais pas eu la moindre sentientation de Ma-Vasha en aucun état ou degré d'être.

La douzième lune était comme un tout petit croissant qui se levait et se couchait dans la clarté matinale lorsque je vis dans mon sommeil le nuage argenté et la sphère saphirine qui reposait sur ma couche faite de la mousse des forêts.

Lorsqu'il s'ouvrit, comme l'avaient décrit Azen et le Mage, il dévoila la forme délicate, belle et triste de Doh.

Il était enveloppé d'une aura de lumière de la couleur de la topaze rose, et je me rendis compte qu'il venait à moi dans l'état d'âme, dans la sphère de sustentation matérielle universelle qu'il s'était faite.

« Vous vous êtes reposé pendant douze lunes dans les conditions les plus favorables que la terre puisse fournir en ce temps-ci, dit-il doucement ; si vous le voulez, nous irons au lieu de repos des âmes afin que nous apparaissions ensemble devant celle que vous avez perdue. »

— « Je veux bien, répondis-je, avec grand plaisir ; mais je préfère monter seul si cela se peut.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai appris par expérience qu'il n'est pas aisé de passer par l'état nerveux que vous considérez comme votre empire.

— Vous oubliez que c'est moi qui vous ai réuni à votre être intégral, afin qu'il n'y ait aucune confusion lorsque vous paraîtrez devant la passive que nous revendiquons

tous deux. Puisque vous préférez monter seul, voulez-vous me précéder ou me suivre ?

— Je vous précéderai.

— Bon. Que tout aille bien quand nous nous rencontrerons.

— Attendez un instant, je vous en prie. Où est Ma-Vasha ? Où est Alunoh ? Où est Alianana.

— Pour l'amour de celle qui l'appelait mon amie, nous avons restitué l'intégrité d'être de la mère d'Alunoh et, afin d'assurer sa satisfaction et son bonheur, celle du principal Mage dont vous avez accepté l'hospitalité il y a si longtemps et celle de ses sept fils. Quant à Alianana, elle est dans l'intégrité de son être la femme heureuse d'Attanée Oannès, autrement dit Bel Zapphor le chef visible et invisible sous la sagesse et la puissance de qui tous se réjouissent, dans l'empire duquel tout prospère.

— Est-il vraiment possible que vous demeuriez au milieu des Initiés et que vous ne leur fassiez pas de mal ?

Doh répondit :

« Y a-t-il un autre être que l'homme qui fasse du mal aux siens. En vérité je n'en connais pas. D'ailleurs je viens et je m'en vais sans laisser aucune trace. Quoi que puissent faire nos émanations et nos formatious et les globules individualisés que nous rejetons lorsque les passions sont soulevées, nous ne luttons nous-mêmes que contre la présomption et l'ignorance. Que tout aille bien lorsque nous nous retrouverons. »

Alors il s'éleva comme il était venu et je restai seul avec mes pensées.

Je fus réveillé d'une profonde rêverie par l'entrée d'Azen qui me dit après m'avoir salué :

« J'ai vu cette nuit en songe l'intelligence libre qui m'est apparue dans la vision que je vous ai racontée, et elle m'a dit :

« Attanée Oannès va passer à l'état d'âme afin de retrouver la passive qu'il a perdue. Parlez donc au chef visible

pour que tout soit préparé pour la garde de son état le plus matériel si précieux pour le revêtement du vrai corps physique. »

Et il ajouta :

« Je n'ai aucun doute sur la vérité de ce qui m'a été dit mais j'ai voulu avant de déclarer votre intention au chef visible en avoir la confirmation de vos propres lèvres. »

— C'est exact, répondis-je, et plus tôt je pourrai, en ordre, déposer mes états physique et nerveux et entrer dans l'état d'âme, plus tôt je saurai l'avenir qui m'attend. »

Alors, me sentant sûr de sa sympathie, je racontai à Azen tout ce qui était arrivé au sujet de Ma–Vasha.

*
* *

Je me suis extériorisé sous la garde des Mages du pays d'Aoual laissant chaque degré de l'état physique et nerveux dans le corps inaltérable et immortel et passant par les degrés variés de raréfaction, tandis qu'un grand pathétiseur me soutenait et me constituait une aura.

Azen désirait me fournir l'aura lui-même et me garder jusqu'au lieu de repos des âmes mais il ne lui était pas permis d'en courir le danger parce que l'hostile avait déjà prévalu contre lui.

J'appris plus tard que celui qui m'avait gardé, gardé lui–même hiérarchiquement, n'avait sentienté aucun obstacle. La traversée de la région de l'hostile fut même une longue bienvenue et un long triomphe.

*
* *

Je m'éveillai aux confins du royaume d'Ad-Ad qui est limitrophe de la région de l'hostile. Bien que j'avançasse par un long chemin de surombrement, personne en apparence ne faisait attention à moi.

Cependant aussitôt que je fus entré dans le lieu de repos des âmes, on vint à moi et on me dit :

« Pourquoi êtes-vous venu ici. Attanée Oannès ?

— « Pour retrouver Ma-Vasha, répondis-je, et l'emporter avec moi sur la terre.

— La passive que vous cherchez repose profondément dans le sommeil de l'assimilation.

— Comment cela peut-il être puisque le corps de l'âme dans son intégrité évoluée à revêtu et préservé chaque état et degré de son être plus raréfié et qu'elle repose ici depuis longtemps de sorte qu'il y a longtemps qu'elle s'est assimilée à son milieu ?

— Nous nous demandons nous-mêmes ce que peut signifier ce sommeil profond. Peut-être cette grande passive obéit-elle à son désir intuitif de repos à cause du pressentiment qu'elle a eu de votre arrivée dans le but de lui restituer l'état physique. Nous pensons plutôt cependant qu'elle repose parce qu'elle a reçu et qu'elle assimile un degré d'être plus raréfié et puisqu'ici tout mélange d'être non naturel est impossible, nous devinons qu'elle est en rapport avec quelque degré de son propre être endormi depuis longtemps. Ce qui nous le fait supposer plus spécialement c'est qu'il y a un changement dans son aura.

— De quelle nature est ce changement ?

— Son aura est plus radieuse qu'autrefois et les doux reflets violets que nous regardons toujours dans l'aura des passives comme un indice de douleur et de souffrance sur terre se change en la lumière rosée de la joie.

— Pouvez-vous et voulez-vous me mettre en rapport avec elle ?

— Pour ceux avec lesquels les passives sont en affinité naturelle, cela n'est pas nécessaire. Elles sont toujours en rapport avec ceux qu'elles aiment. »

Je savais qu'il disait vrai.

« Conduisez-moi au lieu de repos de Ma-Vasha, dis-je ; peut-être s'éveillera-t-elle à ma venue. »

Sans répondre, mon guide me conduisit à l'est du lieu de repos des âmes et bientôt je vis non pas la Ma-Vasha que j'avais vue dans la grotte souterraine, puis dans la chambre

centrale du palais intérieur du chef visible et invisible. mais une enfant dans laquelle je reconnus, quoi quelle fût d'une beauté plus idéale encore, l'enfant qui m'avait accompagné avec l'étranger de la maison des hôtes jusqu'à mon palais, dans la salle de lutte où j'avais perdu le corps que m'avait préparé Mach-Mach.

Celle qui reposait était plus jeune que cette enfant. Si belle et si calme que fût cette scène, si familière, à part ses reflets rosâtres, que fût l'aura blanche immaculée qui l'enveloppait comme une sphère de brume de neige dans l'ombre, j'étais troublé jusque dans les profondeurs de mon être.

Ma-Vasha était une jeune fille de treize ans lorsque je l'avais amenée chez moi et pendant quatre ans elle avait grandi en stature et en beauté.

Ce n'est qu'à ce moment que je l'avais sérieusement amenée au développement intellectuel qui me l'avait rendue précieuse au-dessus de tout. Au milieu de mon trouble, la pensée me vint que cette enfant n'était pas seulement jeune de corps mais que les profondeurs de l'amour dormaient encore en elle. Je me sentis réconforté lorsque je constatai que la main du maître Pathétiseur Doh n'avait éveillé en elle aucune émotion de responsion pathétique et que, si elle avait pour lui quelque considération, c'était celle d'une enfant affectueuse.

Je m'approchai si près d'elle que mon aura toucha presque la sienne, mais elle ne fit aucun signe. Je l'appelai doucement par son nom, mais pour la première fois elle ne fit pas attention à moi.

Alors un de ceux qui veillaient sur elle et la soignaient dit :

« N'allez pas plus loin, et n'entrez pas dans la lumière d'aura ; si celle-ci était en affinité avec vous, sa lumière d'aura se serait étendue à votre rencontre lorsque vous vous êtes approché. »

— Vous m'avez précédé. Etes-vous satisfait ?

La voix qui parlait ainsi était celle de Doh.

Il ne s'approcha pas de l'enfant comme je l'avais fait mais il se tint debout, à distance, regardant fixement vers l'immensité bleue de l'état mental qui est entre les états de l'âme et de l'essence.

Transfiguré, d'une beauté inimaginable, il se tenait debout le regard fixé en haut, sa lumière d'aura irradiante devint plus brillante, plus large et au milien d'elle quatre piliers s'élevèrent semblables à un arc-en-ciel clair, légèrement voilé d'une brume violette.

A ce moment, un surombrement s'étendit sur tous les dormeurs, sauf Ma-Vasha, et le trouble disparut des visages des veilleurs car ils savaient que c'était le surombrement d'Aba.

Je vis Aba s'avancer majestueusement. Il s'arrêta près de Doh.

Il me sembla qu'à son approche la tristesse diminuait sur le visage glorieux tourné vers le ciel.

Un silence complet régnait partout ; tout le monde veillait et s'étonnait. Alors ce fut comme si le ciel s'ouvrait. Nous vîmes descendre une forme voilée, revêtue en chaque état et degré d'une aura de gloire et de beauté dont la splendeur était réfléchie par la lumière d'aura immaculée qui entourait l'enfant.

La forme voilée approchait toujours. Elle descendait au milieu des quatre piliers de lumière d'arc-en-ciel qui assumaient chaque degré de raréfaction et de densité.

Hors d'haleine je veillais.

Le vêtement d'aura argentée de l'Esprit fut voilé par le saphir de l'intelligence, le saphir fut voilé par l'or et l'or par le bleu des eaux profondes. Je vis le bleu se confondre avec la pure blancheur qui enveloppait l'enfant ; je vis comment les taches de lumière rosâtre toujours plus brillantes se confondirent avec le bleu pâle des auras confondues et je vis la forme disparaître dans l'enfant qui reposait dans un sommeil heureux.

Je vis la lumière qui l'entourait devenir tellement radieuse que sans le surombrement, nul n'aurait pu en supporter la gloire et je vis qu'au delà des Intelligences Libres, au delà des Ethérismes, les êtres de Ma-Vasha, parfaits dans leur passivité, descendaient, descendaient au milieu des piliers quaternaires de la puissance de Doh.

Le rayonnement céleste fut voilé par celui d'Aba ; les veilleurs se cachèrent le visage et dirent :

« D'où vient cette lumière ? »

— Peut-être du voile de l'Indicible, répondit l'un d'eux, Qui sait ?

Et du haut de la traînée de splendeur qui s'attardait encore dans la voie par laquelle la lumière était descendue, une voix de passive répondit : Qui sait ?

Et l'écho répéta qui sait ? Qui sait ?

Puis tout fut silencieux, silencieux et immobile sauf les vibrations de la lumière d'aura de celle que je ne savais pas pouvoir appeler en toute justice Ma-Vasha.

Alors, sur la traînée de splendeur d'où était venue la voix de la passivité, apparut comme un diamant pur au soleil du midi, il devint en s'approchant comme une étoile à dix rayons.

Tous s'écrièrent ensemble :

« Aoual ! Aoual !

***

Une forme semblable à celle qui reposait au centre quittant la région de l'Hostile dans un voile de lumière d'Iris traversa le royaume d'Ad-Ad. Je sus que c'était l'état nerveux de Ma-Vasha, l'état nerveux qui naguère voilait la lumière rosâtre de l'aura de l'âme.

— « Vous avez fait, à grand prix, ce que vous pouviez. »

C'était la voix d'Aba qui rompait le silence. Je vis que de son bras droit vigoureux il soulevait la forme du jeune captif défaillant, dont la belle tête s'inclinait sur l'épaule du Tout miséricordieux ; celui-là répondit :

« Que m'importe ! La passive de ma prédilection est glorifiée ! »

— Ma-Vasha n'est pas la passive de votre prédilection mais la principale émanation en qui la passivité que vous avez évoquée et appelée à la vie individuelle et personnelle dans chaque état d'être reposera pendant quelque temps (comme Brah reposa en Eloḥim).

Lorsque Dohah aura ainsi reposé, elle reposera dans le lieu de repos des âmes jusqu'à la restitution, à moins que vous ne l'éveilliez vous-même.

— Je comprends.

— Demandez en charité et en justice ce que vous voudrez. »

La figure de Doh devint de plus en plus pâle et de plus en plus défaillante sa forme souple.

Comme Aba le soutenait dans ses bras, il dit :

« Si nous pouvions être perfectionnés ensemble sur la terre ! »

Doucement, le Tout miséricordieux tenant encore dans ses bras la forme apparemment inerte, condensa autour de lui une sphère de repos et de sustentation et avant qu'il l'eût voilée du violet de sa puissance protectrice, les cieux parurent s'ouvrir de nouveau et la sphère fut transfusée dans une autre.

Je vois encore maintenant la scène merveilleuse et inoubliable dont je fus témoin.

Aoual, le prééminent en toute beauté, entre dans l'aura de Ma-Vasha et se tient debout à son côté, le visage tourné vers la terre. Tous le regardent attentifs. Une voie vivante de surombrement formée par les chefs s'ouvre dans le royaume d'Ad-Ad, sur elle plane la lumière irisée du Prééminent qui se tient debout à droite de la voie, près du lieu de repos des âmes.

Alors par la voie de surombrement large et droite apparait un adolescent. Son vêtement long, flottant est d'une pure blancheur mate, ses cheveux flottants, couleur d'orge

mûre aux rayons solaires, s'échappent d'une calotte bleu d'azur et tombent sur ses épaules.

Il porte dans ses bras quelque chose qui est recouvert d'un voile cramoisi.

Le silence est de nouveau rompu par le cri :

« L'Initié ! L'Initié ! »

L'adolescent sort de la voie vivante de surombrement et se tient debout sur le bord de la lumière d'aura en face d'Aoual dont il est une image moins radieuse et plus matérielle.

La lumière d'Aoual entoure à demi, comme un arc-en-ciel, la lumière d'aura de la passive et enveloppe l'Initié. Alors leurs deux lumières d'aura mélangées se confondent en une seule et forment en droite ligne un chemin jusqu'au centre.

Je vois passer sur cette voie la forme de Ma-Vasha telle qu'elle s'est gravée en ma mémoire quand j'évoluai pour la première fois sa rare intelligence.

La lumière d'aura est d'abord du bleu de la mer ; c'est celle de la personnalité mentale de son état physique ; puis suivant la personnalité psychique voilée de rose, la personnalité nerveuse voilée de carmin. Vient enfin la forme familière jadis toute à moi que j'avais vue pour la dernière fois dans la chambre centrale du palais intérieur.

Une splendeur violette voile cette scène un instant ; lorsqu'elle est dissipée, Ma-Vasha merveilleuse de beauté repose au centre.

Le silence est de nouveau rompu, rompu par la voix d'Aoual qui confond toutes les harmonies et toutes les mélodies.

Les mains étendues sur Ma-Vasha il dit :

« Elle est un être émané de notre être du passé lointain maintenant perfectionné dans l'intégrité de son individualité. Elle repose ici dans la sphère sustentatrice de tous les états et degrés de son être comme une preuve de la possibilité de la Pâque même maintenant, comme le gage glo-

rieux de notre future victoire, comme la gloire du lieu de repos des âmes. »

A ces mots, la lumière irisée d'Aoual, telle une splendeur vivante, se mélangea, sans se confondre, à la pure blancheur d'aura qui avait été ma sauvegarde lorsque j'étais entré dans l'état nerveux.

Les splendeurs diamantines devinrent de plus en plus radieuses jusqu'à ce que je ne pusse plus fixer leur éclat.

Pour la quatrième fois, le silence fut rompu. « Tout est accompli ! »

C'était la voix de Doh.

Puis tout s'obscurcit autour de moi, tout fut comme s'il n'était pas.

* * *

Lorsque je m'éveille, Ad-Ad est penché sur moi. Mes yeux rencontrent les siens pleins de tendresse.

Bien douce est sa voix lorsqu'il me dit :

« Vous avez longtemps reposé, Attanée. Vous souvenez-vous du temps où je vous portais à travers la région des Hostiles. Maintenant qu'ils ne sont plus sous la domination de fer de Doh qui repose de son plein gré afin de pouvoir prendre sa place à l'aube du jour de la Restitution, ils seront divisés contre eux-mêmes quoiqu'ils soient comme un seul contre l'Impersonnel manifesté dans l'homme et par l'homme.

A vous d'utiliser votre connaissance et votre puissance pour hâter l'aube du jour ; à vous de conduire les descendants d'Oannès par la voie que construisent les Maçons (dont vous êtes maintenant un souverain maître) des deux côtés, à travers la région de l'hostile, jusqu'à la Pâque finale.

Tout ce qui est autour de moi m'est familier. Je me lève dans mon corps perfectionné, inaltérable et immortel et je me trouve encore une fois non seulement dans mon propre palais mais dans la chambre où je portai Ma-Vasha aux jours heureux de jadis.

« Pourquoi suis-je ici, demandai-je, ici, où tout me parle de celle que j'ai perdue par ma faute à jamais ! »

— « Jamais, répondit Ad-Ad, les Mages, dont vous étiez autrefois comme le cerveau, jamais les peuples dont vous étiez le cœur, n'ont cessé de se lamenter pour vous ou de soupirer après votre retour. Aujourd'hui, comme la hiérarchie visitait votre lieu de repos au milieu des neiges éternelles, ainsi qu'elle n'a cessé de le faire de décade en décade, et célébrait avec ardeur les rites d'évocation hiérarchiques et sacrés, vous reposâtes soudain au milieu d'eux dans l'intégrité de votre être et ceux qui vous entouraient virent que vous étiez environné d'une douce clarté couleur de l'arc-en-ciel. C'est la lumière d'Aoual par la volonté duquel je me suis incarné afin de vous saluer à votre réveil après le voyage triomphal du centre des neiges à votre propre royaume où vous ont porté en grande pompe la Hiérarchie et le peuple.

— Combien je vous remercie, ô Prééminent. Mais je voudrais pouvoir mener une vie humble et retirée en quelque endroit tranquille où je serais inconnu, car ici tout ce qui m'entoure éveille des regrets en faisant vibrer les notes des souvenirs éternels. »

Les yeux du Prééminent, qui jusqu'ici avaient toujours été pleins de sévérité ou de gaîté lorsqu'ils rencontraient les miens, sont maintenant remplis de larmes. Il se lève et quitte la chambre en silence.

Je suis seul avec mes souvenirs et ma douleur va toujours croissant jusqu'à ce que mon calice soit plein à déborder.

De tout mon pathétisme, de tout mon être, je prononce le nom familier de celle que j'aime et que j'ai perdue, comme je le prononçais lorsque je l'amenai ici, mais avec une tendresse combien plus profonde :

« Ma-Vasha ! mienne à jamais ! »

— « A jamais ! »

Une main repose légèrement sur mon épaule, je me lève

et mes yeux rencontrent ceux de Ma-Vasha pleins d'amour et de douceur comme aux jours du passé.

Un instant je crois la voir en rêve mais bientôt je l'ai serrée contre mon cœur, bientôt mes lèvres ont pressé les siennes et ses cheveux dorés sont mouillés de mes larmes. Ce n'est pas une vision, Ma-Vasha est avec moi dans l'intégrité de son être.

« Ma-Vasha, Ma-Vasha, murmurai-je, dites-moi comment vous êtes venue ici, vous qu'Aoual disait reposer dans le lieu du repos des âmes jusqu'à l'aube du jour de la Restitution ? Pourquoi a-t-il ainsi changé son arrêt ? »

Et Ma-Vasha, ses bras autour de mon cou et ses yeux rayonnant d'amour et de bonheur, répondit :

« Aoual n'a pas changé. Lorsque je me suis éveillée et me suis levée le visage tourné vers la terre, Aoual incarné dans l'Initié et ainsi divin et humain se tint devant moi et me dit :

« Ne savez-vous pas ce que nous avons dit à votre égard ? Pourquoi donc allez-vous vers la terre ? »

« Je vais au mien qui a besoin de moi », répondis-je.

— Et notre parole sur vous et l'aube du jour de la Restitution ?

— La Terre, répondis-je, est la scène du conflit, c'est là que je peux le mieux aimer et servir. »

Alors s'écartant du chemin pour que je puisse passer, il répéta :

« Et l'aube du jour de la Restitution ?

— Sur la terre, répondis-je, est la quintessence de toutes les sentientations et un amour tel que le nôtre est en lui-même l'aube du jour.

— C'est vrai et l'Initiation suprême est celle de la Dualité de l'être intégrale. »

*
* *

L'histoire de mes vies d'Outre-Tombe est terminée. Le temps nous a prouvé que la vie terrestre contient en vérité la quintessence de toute sentientation.

L'épreuve, la douleur et l'endurance comme le repos, la joie et la victoire n'ont fait que rendre plus profonds notre amour et notre confiance, n'ont fait que confondre la dualité dans l'unité travaillant ensemble pour la cause que nous aimons :

La Restitution de la Terre et de l'Homme, et l'infinitude, la suprématie de la Cause sans Cause, de l'unique impénétrable et indivisible qui en seront la conséquence.

FIN

III

LES QUATRE ÉVOCATIONS

Dans le salon, d'une élégance rare, de l'une des plus élégantes capitales de l'Occident, se trouvaient rassemblés quelques hommes dont les noms étaient des plus répandus dans les mondes de l'aristocratie, de l'art ou de la science. Ils se pressaient autour d'une jeune femme de vingt-deux ans dont le charme justifiait le titre glorieux de la plus belle de l'Europe entière.

Pendant deux saisons déjà elle avait paru comme une étoile brillante dans la pléiade des beautés du jour, et elle réapparaissait encore plus éclatante, plus ensorcelante que jamais. Ses rivales pouvaient offrir des traits plus réguliers, des formes plus classiques, mais il leur manquait ce je ne sais quoi d'étrange, d'insaisissable, d'inné, d'inimitable qu'aucun artifice ne peut suppléer. D'une taille moyenne, svelte, gracieuse, elle avait des mouvements rythmés comme une ondulation; son pied, sa main, son oreille étaient de forme exquise. Le regard rêveur de ses yeux bleu foncé était profond comme l'eau claire d'un lac endormie dans l'ombre; mais sous ce calme temporaire on sentait que la tempête pouvait être aisément soulevée. Ses cheveux, d'un noir foncé, se relevaient en découvrant un large front blanc, avec une hardiesse dont peu de beautés seraient capables; une superbe aigrette de saphirs et de rubis les maintenait largement noués au sommet de sa tête finement posée. Elle était vêtue d'une tunique antique de soie crème aux plis moelleux, brodée en plusieurs couleurs et bordée de pierres précieuses.

Sur le coussin où reposait son pied magnifiquement arqué, une femme indienne au teint foncé était accroupie;

on disait que cette suivante ne la quittait jamais et ne connaissait pas le moindre mot d'aucune langue européenne; jamais du moins elle ne parlait, ni ne paraissait observer ce qui se passait autour d'elle.

L'adulation flottait en ondes caressantes, insidieuses, enveloppant comme un parfum cette belle idole du jour, tandis qu'elle y semblait indifférente, y répondant à peine de temps en temps par quelque brillante répartie lancée d'un ton nonchalant; elle n'apportait pas plus d'attention aux nouvelles mondaines, politiques, artistiques ou littéraires que ses admirateurs débitaient autour d'elle.

Pour le moment, profitant d'un court silence, la main droite posée sur l'épaule de l'Indienne, elle promena sur tous les visages qui l'entouraient son regard ombragé de longs cils et demanda :

— « Est-il parmi vous quelqu'un qui se sente capable de me renseigner sur l'évocation des trépassés, et disposé à le faire ?

Une pareille requête était tellement inattendue que personne n'y répondit tout d'abord; enfin, un jeune peintre dont le nom commençait à se répandre assez rapidement, et qui, follement épris de la dame, quoique sans espoir, passait ses journées à tenter d'en reproduire la beauté en esquisses qu'il détruisait aussitôt avec dépit, se hasarda à lui répondre :

— J'ai assisté récemment à quantité de séances spirites, avec l'espoir d'y voir à l'apparition de quelque invisible; j'y ai entendu, du moins, quantité d'évocations d'âmes de tous genres et de tous rangs.

— Ce n'est pas ce dont j'entends parler, dit-elle du même ton de monotonie mélodieuse. Chacun sait ce que vaut cette soi-disant évocation vulgaire, tout comme les prétendues incarnations, les guérisons par l'onction, l'exorcisme par l'eau, ou autres vulgarités semblables; ce ne sont heureusement qu'illusions ou fraudes mensongères.

« Ce que je désire savoir est si quelqu'un de vous est ca-

pable de répondre à ma question d'après sa propre expérience ou tout au moins d'après l'autorité de quelque témoin en la sincérité de qui il puisse avoir toute confiance ? »

Puis, se levant subitement, elle ajouta d'une voix dont la mélodie monotone était transformée en supplication passionnée : « Si quelqu'un de vous peut faire cela pour moi, je le compterai comme mon ami à jamais. »

Tous les hommes qui l'entouraient se regardèrent avec surprise, mais sans mot dire, et pendant ce court silence, sur un signe de l'Indienne, la belle dame se levant, prit le bras de sa suivante et sortit dans la serre aux palmiers en faisant comprendre qu'elle désirait être seule. Là, s'asseyant sous le feuillage de l'un de ces arbres, elle ferma les yeux comme en sommeil, tandis que l'Indienne lui murmurait un chant cadencé comme une berceuse.

— La Princesse Aya comprend le Sanscrit, je crois ?

En entendant ces mots, la jeune fille rouvrant ses grands yeux, se vit en face d'un jeune visage olivâtre, indiquant un jeune homme d'une trentaine d'années, et, pleine de confiance dans la loyauté du regard qui fixait le sien :

— Parfaitement, répondit-elle.

— Jusque dans son sens voilé ?

— Oui.

— Alors, je puis avoir la joie de la satisfaire.

— Comment ? Mais, vous êtes Européen, n'est-ce pas ?

— Du côté de mon père, oui ! Mais non pas de celui de ma mère.

— Comment pouvez-vous donc me répondre ?

— Je vais vous le dire : Il y a quatre ans, j'étais secrétaire d'un Maharajah qui me laissait beaucoup de liberté. Dans mes moments de loisir, mon refuge favori était un site d'une beauté sauvage, aux confins méridionaux des terres du Maharajah. Là, une double tente était dressée à mon intention à l'ombre d'arbres séculaires.

Un soir qu'en cette retraite, j'étais venu pour écrire des lettres à ma famille, j'aperçus dans un coin de ma tente une forme blanche que je pris tout d'abord pour un paquet d'étoffes, mais en approchant ma lumière, j'y reconnus un Indien pelotonné là, immobile, trahi seulement par le mouvement régulier d'une respiration calme. Son grand turban rabattu ne laissait voir que le bas de son visage et sa barbe noire. Son vêtement ample, aux grandes manches, usé et grossier, mais de toile pure et blanche, le couvrait entièrement. Voyant qu'il avait perdu conscience, ou qu'en tous cas, il ne faisait aucune attention à mon approche, je quittai la tente et je revins à la maison, car les temps étaient troublés et je n'avais aucun moyen de connaître les intentions de cet hôte inattendu ; sa présence me causait un sentiment indéfinissable. Je gardai le silence sur cette aventure.

Le lendemain, retenu par mes fonctions jusqu'au coucher du soleil, dès que je fus libre, je courus vers mon refuge favori ; j'en approchais attiré par une vive curiosité au sujet de mon Indien dont le souvenir m'avait poursuivi tout le long du jour.

Je relevai le rideau de ma tente, et dès que mes yeux furent accoutumés à sa demi-obscurité, j'aperçus que mon dormeur n'avait ni changé de place ni même modifié sa situation. Le turban cachait toujours tout le haut du visage ; la tête reposait sur le bras gauche dont la main se cachait dans les plis blancs de l'ample manche, tout comme la veille.

A cette vue, toute ma défiance s'évanouit, car je compris, sans aucun doute, qu'il appartenait à quelque ordre plus ou moins sacré et que, fatigué dans le cours de son voyage, il était venu se reposer à l'ombre de ma tente inoccupée.

Sept jours s'écoulèrent pendant lesquels je quittai cette retraite aussi rarement et le plus brièvement que je pus. Le Maharajah ayant été appelé inopinément à Bombay, dès le troisième de ces jours, je profitai de ma liberté pour

m'installer complètement dans ma tente ; j'y passais même les nuits, car, dès mon enfance, j'étais fort curieux de l'occulte et de ses mystères, et le dormeur exerçait sur moi un attrait irrésistible.

Avant de quitter Paris, je m'étais épris d'une jeune fille que j'avais rencontrée dans le monde ; ma situation pécuniaire ne me permettait pas alors de pouvoir la demander en mariage, je croyais cependant qu'elle répondait à mon affection ; je comptais qu'il y avait entre nous comme un entendement tacite en vertu duquel je devais me proposer à sa famille, aussitôt que je le pourrais. Depuis mon départ, nous entretenions ensemble une correspondance régulière.

Le huitième jour, je me levai de grand matin, selon mon habitude, afin d'être libre de me reposer aux heures de la grande chaleur. Ma première occupation fut d'écrire à Madeleine sur le compte de qui des rêves troublants m'avaient inquiété la nuit précédente. J'allais informer ses parents de l'état brillant de ma situation actuelle et solliciter leur consentement pour nos fiançailles.

A peine avais-je écrit quelques lignes qu'une main se posa doucement mais avec fermeté sur mon front ; je compris intuitivement que c'était celle de mon hôte. Aussitôt, mon entourage devint changeant comme si un panorama mobile eût défilé devant mes yeux ; j'avais seulement conscience que les scènes qu'il m'offrait n'appartenaient ni au présent, ni à l'avenir, mais à un passé peu éloigné.

Au lieu de ma tente et de son mobilier, j'aperçus une église de village, petite, mais pittoresque, entourée d'arbres séculaires, et dont le porche antique s'ouvrait à l'extrémité d'une longue avenue. J'y reconnus aussitôt les restes d'une abbaye bénédictine en partie ruinée et dont la chapelle subsistante servait d'église au petit village où Madeleine était née et demeurait.

Puis, le long de l'avenue qui y aboutissait, je vis défiler un cortège nuptial : un jeune officier que je connaissais de

vue seulement conduisait une fiancée toute vêtue et voilée de blanc, dans les traits de laquelle je reconnus Madeleine. La scène s'évanouit dès que le cortège atteignit le porche, et je me retrouvai dans ma tente, la main armée de ma plume encore posée sur ma lettre inachevée. Mais chaque détail de la vision restait présent à mon esprit et je ne doutai pas un instant de sa réalité.

Comme je réfléchissais au changement que le mariage de Madeleine allait apporter à mon existence, l'Indien se plaça en face moi, et, s'accroupissant sur un tapis, me dit en Hindoustani :

« Ne vous attristez point. L'âme qui, dans l'état de l'âme, a été proclamée une avec la vôtre, n'était pas celle de Madeleine, mais celle d'une jeune fille de la race de votre mère. Malheureux ceux qui, ayant sur la terre une âme duelle, ne la trouvent que lorsqu'il est trop tard. C'était pour que vous fussiez sauvé d'une pareille douleur que je suis venu dormir dans votre tente ; en mon corps nerveux, j'ai pu travailler pour votre bien dans votre pays. »

Dès ce moment, tous mes regrets s'évanouirent et comme je n'avais jamais connu mon père, mort quatre mois avant ma naissance, j'appris à aimer ce sage et digne homme d'un amour filial mêlé d'un respect et d'une admiration bien mérités. Il ne manifesta aucun désir de partir, mais il refusa tout changement dans les dispositions de la tente propres à lui donner quelques aises. Comme je désirais ardemment qu'il demeurât près de moi, je lui obéissais en toutes choses indistinctement ; un jour que j'insistais pour disposer un lit à son intention. il me dit : Sachez que ceux qui sont désobéissants ou négligents à l'égard des petites choses sont toujours en défaut quand il faut en accomplir de grandes ; je n'argumentais donc pas avec lui.

Une seule chose m'inquiéta ; ce fut son refus indulgent, mais énergique, de me guider, si peu que ce fût, dans les recherches occultes qui m'étaient chères. Votre naissance, me disait-il, et votre entourage vous rendent impropre pour

l'entraînement imposé à ceux qui veulent être du nombre toujours décroissant de nos néophytes, et, sans cet entraînement, votre connaissance et votre puissance pourraient être dangereuses pour nous, pour vous-même et pour l'homme collectif. Ce qui vous appartient, c'est de vivre dans le monde en homme digne de ce nom.

Trois mois après, je fus rappelé subitement en Europe par la nouvelle que ma mère était sérieusement malade. Je tenais encore ouverte la dépêche qui me l'annonçait, hésitant entre mon désir de revenir vers celle qui m'avait donné naissance et l'envie de demeurer auprès de celui qui était devenu précieux à chaque partie de mon être. Allaham entra dans la tente et me prenant la main me dit :

Allez, mon enfant, au pays de votre naissance. Il est vrai que vous fermerez les yeux de votre mère trois jours après votre arrivée, mais là aussi vous trouverez celle dont l'âme a été proclamée une avec la vôtre avant qu'elle ne vous suive et vienne s'incarner.

— Vos paroles, lui dis-je, m'attristent et me réconfortent en même temps.

— Ne vous affligez pas, répondit-il ; bien que nous ne puissions jusqu'ici sauver de la transformation le degré physique des nôtres, nous pouvons du moins, dès maintenant, par rapport à vous, protéger le degré nerveux et dire aux hostiles : Vous irez jusqu'à tel point, mais pas plus loin.

— Comment connaîtrai-je celle qui est mienne ? demandai-je.

Mais il ne répondit pas un mot : Alors, je lui dis : vous m'avez ouvert de nouvelles perspectives pour la vie actuelle, mais de celle qui est cachée, vous n'avez relevé pour moi aucun voile. Dites-moi, au moins, avant que je ne parte — car je sens que, sur la terre, je ne verrai plus votre visage — est-il légitime d'évoquer les morts ? Parlez-moi, je vous en prie, de ce qui a toujours été pour moi d'un intérêt suprême : l'Evocation !

Allaham se détourna et sortit de la tente ; ses yeux

étaient pleins de tendresse ; je craignais cependant qu'il ne fût mécontent de ma requête. Mais comme je rassemblais mes papiers et mes livres afin de les rapporter à la maison et de préparer mon brusque départ, il revint portant à la main un rouleau jauni par les temps et il me le tendit.

Je l'ouvris avec empressement, car sur la bande de papier qui le retenait, je lisais en langage sanscrit que j'avais appris pour la préparation de mes examens, ces mots :

Les quatre évocations.

Mais quand je l'eus ouvert, je poussai une exclamation de dépit : Ce qui y était écrit était inintelligible pour moi ! Les yeux noirs d'Allaham riaient quand il me dit : « Vous m'aviez assuré que vous saviez le sanscrit à fond ; que vous ne vous étiez pas adonné seulement à l'étude superficielle de la langue sacrée, mais même à celle de son voile occulte. Vous m'aviez dit qu'un savant bouddhiste avait été votre maître et que vous aviez poursuivi cette étude ardue afin de pouvoir déchiffrer tous les documents anciens que vous pourriez obtenir pendant votre séjour ici. Or, je vous apporte un rouleau écrit si clairement et si simplement qu'un néophyte de première année pourrait le lire, le comprendre. Et votre visage s'assombrit !

— Il est vrai, répondis-je, ce savant bouddhiste m'a instruit dans les mystères de la langue pendant trois ans et m'a déclaré un adepte.

— Cependant, voilà que vous ne pouvez pas soulever seulement un petit coin du voile extérieur qui cache les voiles intérieurs. Comment en peut-il être ainsi ?

— Je l'ignore ; si vous le savez, dites-le moi,

— Volontiers : Nos voiles extérieurs ne sont jamais soulevés que pour ceux qui sont hiérarchiquement initiés ; ils ne le seront pas avant une certaine époque et saison connues, et alors ils le seront seulement par ceux qui en ont le droit hiérarchique. Tous les prétendus révélateurs peuvent être comparés à la huppe qui pousse des cris pour attirer les passants loin du nid où elle abrite ses petits. Les plus intelli-

gents des étudiants non hiérarchiques du soi-disant savoir occulte oriental apprennent uniquement comment ne pas savoir.

Pour la première fois, les paroles d'Allaham me blessèrent et je dis :

— A quoi bon, alors, m'apporter ce rouleau ? et sur ces mots, je le lui tendis.

— Jamais, mon fils, nous ne nous moquons des fils des passives de notre ordre ; conservez ce rouleau ; c'est notre cadeau de départ. Les premiers mots que vous entendrez des lèvres de la passive qui est la vôtre seront « l'Evocation des trépassés est-elle légitime ? » Vous la suivrez, et, ensemble, à l'ombre des palmiers, quand vous serez uns en chaque degré de votre être, elle vous déchiffrera le rouleau.

Ma pensée fut alors que dans le pays où je retournais, le palmier ne fleurit pas, mais je ne dis rien. Allaham ajouta :

« A vous, en dualité d'être, la plénitude du bien ! » et il y avait des larmes dans sa voix.

Doucement, il s'étendit sous la tente à l'endroit où je l'avais vu premièrement et je vis qu'il dormait. Alors je quittai la tente tristement, car je savais que je ne le verrais plus sur la terre — que je ne le verrais plus jusqu'au jour de la restitution !

*
* *

Dans un vieux château pittoresque, en l'un des sites les plus beaux et les plus romanesques des Hautes-Pyrénées, à la fin d'un jour d'hiver, un homme et une femme se tiennent debout l'un près de l'autre, dans la baie de l'une des fenêtres. La chambre artistement meublée est vivement éclairée par la clarté rougeâtre d'un beau feu de bois, et l'éclat en contraste vivement avec la scène neigeuse et glacée du dehors que la lumière de la lune fait apercevoir par les grands rideaux de velours cramoisi entr'ouverts.

Couronnée d'une épaisse touffe de cheveux d'ébène, la

tête de la femme repose sur l'épaule de l'homme dont le bras droit entoure sa taille. Un bonheur trop profond pour les paroles se lit sur leurs visages : le bonheur sans égal de ceux qui sont unis de l'union pathétique, intellectuelle aussi bien que physique ; bonheur redoublé par la connaissance que leur amour a trouvé sa réalisation dans une formation nouvelle.

Comme la lune disparaît derrière les hauts glaciers qui couronnent les forêts de pins, c'est lui qui le premier rompt ce délicieux silence :

— Comment allons-nous célébrer notre joie nouvellement découverte ? demande-t-il avec douceur.

— Maintenant et pendant les quatre nuits suivantes, si vous le voulez, nous allons traduire le rouleau ancien : Les quatre évocations.

— Si je le veux ? dit-il. Je crois bien que je le veux ! Ma soif pour la connaissance est inextinguible.

Quittant la fenêtre, ils laissèrent retomber les lourds rideaux, cachant la scène neigeuse où les rouges-gorges se régalaient des miettes éparpillées pour eux. D'une armoire taillée dans le mur elle prit une cassette où se trouvait enfermé le rouleau qu'Allaham avait donné un an plus tôt. Puis s'installant près d'une table au coin du feu pétillant, elle ouvrit le manuscrit et lut :

LES QUATRE ÉVOCATIONS

Introduction.

Décision des douze conseils hiérarchiques touchant la légitimité de l'évocation de ceux qui ont quitté le degré nervo-physique de l'état physique.

Il y a quatre cas d'évocation légitime :

1° Il est légitime d'évoquer afin de racheter du pouvoir de l'hostile et de rematérialiser.

2° Il est légitime d'évoquer afin de subjuguer les hostiles qui travaillent activement pour la possession de l'Homme et de l'état qu'il habite.

3° Il est légitime d'évoquer afin de prouver la supercherie de ceux qui apparaissent dans les formes de certaines personnes qui ont perdu leur enveloppement physique.

4° Il est légitime d'évoquer afin d'obtenir la connaissance qui est d'utilité reconnue pour l'Homme, ou pour des motifs indubitables de charité et de justice.

Toutes autres évocations de ceux qui ont cessé d'être dans le degré nervo-physique comme hommes, sont illégitimes parce qu'elles sont incompatibles avec la charité et la justice.

Personne ne peut légitimement tenter les quatre évocations légitimes à moins d'avoir été nommé hiérarchiquement, parce que personne ne peut former un juste jugement sur ses propres capacités.

A moins que l'évocateur ne soit en possession non seulement de la puissance mais aussi de la connaissance nécessaire pour l'emploi de cette puissance, il ne peut évoquer sans risquer de commettre une violation sérieuse de la loi de charité. En voici la raison :

Après la perte du degré d'être nervo-physique, c'est dans les degrés nerveux, psychique ou mental de l'état physique, que demeure le nombre comparativement petit de ceux qui sont suffisamment évolués pour retenir l'individualité ; tous restent dans les couches diverses des Azertes auxquelles ils appartenaient comme hommes.

Ou bien les degrés d'être nerveux, psychique et mental sont perdus aussi bien que l'enveloppement physique, et le mort cessant d'appartenir à l'état physique, qui est le plus dense, est transporté à travers les *degrés* physique, nerveux et psychique de l'*état nerveux*, qui est la région de l'hostile ; puis à travers le degré mental de l'état nerveux, lequel est occupé par les intelligences libres descendues et apporté jusqu'à l'*Etat* de l'Ame. Là « leur demeure est en paix » ; la plupart d'entre eux y attendent la restitution, mais il est possible aussi que, de là, ils soient réincarnés.

Or, ceux qui sont suffisamment évolués pour retenir le

degré d'être nerveux de l'état physique pour leur enveloppement extérieur, ne quittent pas la surface de la terre ; ils demeurent ou dans les auras de ceux pour qui ils sont en affinité, ou dans les eaux, ou dans la sève vitale de certains arbres afin d'être ainsi à l'abri des assauts ou des ruses de l'hostile dont la puissance spéciale sur l'état physique est dans le degré nerveux.

Ceux qui sont dépouillés de leur enveloppement nerveux retiennent le *degré* psychique de leur être physique, et reposent en paix dans l'*état* de l'âme. Il y a cependant quelques-uns, des plus évolués, qui, sans protection, s'extériorisent jusqu'au *degré* mental, le plus raréfié de l'état physique, sis au bord de l'état nerveux où s'exerce la domination de l'hostile : Ils y sont quelquefois attirés et retenus et alors ils se trouvent séparés de toute sentientation des Azertes et de l'homme, pour leur plus grande perte, et le plus grand triomphe de l'hostile.

Ces observations montreront jusqu'à l'évidence au penseur qu'afin d'évoquer légitimement et avec succès ceux qui ont quitté la terre, l'évocateur doit posséder les capacités suivantes :

1° Se mettre en rapport avec ceux qu'ils évoquent :

2° Les protéger soit à travers le *degré* nerveux de l'état physique, soit, ce qui est beaucoup plus dangereux et plus difficile, à travers les trois degrés les plus denses de l'*état* nerveux : le premier cas est connu comme celui de la *moindre évocation ;* au deuxième correspond *la plus grande évocation.*

Mais ce n'est pas tout ce que la charité et la justice exigent de l'évocateur : Il ne lui suffit pas d'avoir la connaissance et la puissance nécessaires pour conduire ceux qu'il évoque dans chacune des trois évocations, et les revêtir dûment afin qu'ils puissent sentienter de la sentientation nerveuse ou nervo-physique ; il doit encore être capable de les dévêtir et de les reconduire, soit au degré psychique de l'état physique, soit, à travers la région de l'hostile, au

lieu de repos des âmes, dans l'*état* d'âme; ce qui est une tâche beaucoup plus ardue.

Fort heureusement, dans les évocations non hiérarchiques et vulgarisées qui deviennent de plus en plus communes, ce sont rarement les âmes du degré psychique de l'état physique qui se manifestent à la sentientation de l'évocateur ou des assistants. Ils n'ont affaire qu'à des êtres ou des semi-êtres qui, pour se mettre en rapport avec l'homme, utilisent les débris ou larves dont le degré nerveux de l'état physique est rempli. Dans ce cas, ce n'est pas par ceux qui sont évoqués, mais bien par les évocateurs, ou par les sensitifs présents, que sont encourus les dangers de cette évocation non autorisée.

La volonté de ces évocateurs non hiérarchiques et de l'assistance est d'appeler les âmes des trépassés, par une anxiété affectueuse de connaître la condition des êtres aimés qu'ils ont perdus, ou, le plus souvent, pour leur gratification personnelle. Lorsque ce qui a répondu à l'évocation n'étant plus capable de rester dans son état de semi-matérialisation échappe à la perception des évocateurs, les assistants lui adressent ordinairement leurs adieux comme s'il se remettait en route pour un voyage agréable. Ils ne soupçonnent pas que, si la réalité répondait à leurs désirs, ils avaient fait descendre une âme de son lieu de repos, et que si, pour un motif quelconque (qui serait généralement l'établissement d'un rapport entre l'hostile et les sensitifs assistant à l'évocation), si donc, pour un motif quelconque, il était permis à l'évoqué de passer *l'état* nerveux ou le *degré* nerveux de l'état physique, *le pauvre évoqué ne pourrait pas revenir à son lieu de repos, et, faute de protection, il perdrait l'individualité; or, c'est de toutes les possessions la plus précieuse, celle vers laquelle il se sera évolué à travers tant de tribulations et de souffrances.*

Qu'elle soit donc volontaire ou non, faite par présomption ou par ignorance, il n'y a pas de violation de la charité et de la justice comparable à l'évocation par ceux qui n'ont

pas à la fois le pouvoir de protéger l'évoqué et la connaissance nécessaire.

Or, cette connaissance ne peut légitimement être reçue que par transmission, car la gagner par expérience serait risquer de perdre au moins les premiers évoqués.

Quant au pouvoir, il est extrêmement rare, surtout quand il s'agit de la plus grande évocation ; et il nécessite de la part de celui qui le possède un entraînement presque impossible à endurer pour quiconque n'est pas hiérarchique.

Voilà ce que nous avons écrit pour l'instruction de ceux qui, par ignorance, songent à troubler les âmes dans leur repos, ou dans leur préparation à la réincarnation. Ils s'exposent et ils exposent leurs semblables à se mettre en rapport avec les ennemis de la terre et de l'Homme : ils peuvent même, *occasionnellement*, assujettir les évoqués à une perte irréparable.

Que ceux de notre ordre qui vont parmi les hommes ne manquent pas de les avertir de l'inquiétude qu'ils peuvent causer aux âmes, des dangers auxquels ils les exposent, afin qu'ils n'ajoutent pas à leurs souffrances déjà si effroyables, ainsi qu'au déséquilibre de tout l'Azerte et de ses formations.



Il nous a été demandé par les nôtres d'enregistrer ce que nous savons nous-mêmes sur les quatre évocations légitimes : nous ne pouvons mieux répondre à ce désir que par quatre récits de leur pratique.

Le premier que nous allons donner est celui d'une évocation faite pour racheter une bien-aimée du pouvoir de l'hostile et la rematérialiser. C'est une histoire connue sous le titre de :

La princesse Allahabel
Ou la martyre de l'amour.

*
* *

Sur ces mots, comme l'horloge du château sonnait minuit, l'homme posa sur le rouleau sa main ferme et carrée — indice certain d'un caractère chevaleresque : Demain, dit-il, à la nuit, vous nous lirez cette première évocation ; pour ce soir il est temps de nous retirer pour nous reposer. Je n'ai pas l'intention de voir ma *bien-aimée* devenir *une martyre de l'amour*, et maintenant ma tâche joyeuse est double, puisqu'il m'appartient de garder à la fois la mère et l'enfant.

Il replia le rouleau et le remit dans la cassette qu'il renferma dans l'armoire, puis ils se retirèrent en laissant la chambre inhabitée, sans deviner que le vieux manuscrit sanscrit, aurisé par la passive dans la sentientation intellectuelle de qui il était entré, était devenu comme un centre vers lequel convergèrent d'innombrables intelligences. C'étaient comme de toutes petites sphères bleues, radieuses, quelques-unes étaient enveloppées d'une transparence carmin pâle, de sorte qu'elles semblaient être de la couleur de la violette sauvage.

(*A suivre.*)



IV

LE SAPHIR D'IRAN

LEGENDE BACTRIENNE

Au pays doré qui s'étend vers le soleil levant était un grand roi. Il avait deux fils jumeaux. Le premier-né se nommait Zora, le deuxième Thrista, ce qui veut dire un gouverneur royal. Le grand roi leur avait donné ces noms à cause de la prophétie d'un Mage qui habitait en son palais au moment de la conception des deux enfants. Le prince Zora était le plus beau des fils des hommes ; il était de taille moyenne, mais d'une forme parfaite à la fois forte et svelte. Ses cheveux flottants sur ses épaules étaient châtains dans l'ombre, mais au soleil ils resplendissaient de l'éclat de l'or. Ses yeux grands et foncés rayonnaient d'intelligence. Aussi beau que son être physique étaient son mental et son psychique ; il comprenait les soi-disant mystères que les plus grands d'entre les Mages avaient peine à approfondir. Sa voix était mélodieuse. Il était en outre habile poète et savait jouer de la harpe. Quand il allait dans les forêts pour méditer, dans la solitude, les écureuils, les lapins et les zibelines jouaient à ses pieds ; les oiseaux aux brillants plumages et aux voix douces se posaient sur les branches basses ou voletaient autour de lui.

Quant au prince Thrista, il semblait un jeune géant, joyeux de sa Force, fait pour être un défenseur et un guerrier. Il était franc et son cœur était bon. Il était populaire chez les chefs et parmi le peuple. Le grand roi du pays doré était heureux à cause de ses fils jumeaux.



Lorsqu'il ne s'en fallut que de trois mois que les princes

eussent dix-huit ans, le prince Zora, dormant sur sa couche d'or aux pieds de cristal blanc, eut une vision. Il dormait alors les yeux ouverts et vit une jeune fille très belle, qui flottait sur un lac calme ; elle était toute jeune et immaculée, comme le bouton de lotus à demi ouvert qui s'élevait des eaux sous ses pieds ; sa robe, par-dessus laquelle de longs cheveux onduleux couleur d'ébène tombaient comme un manteau, était d'une pure blancheur ; ses yeux avaient le bleu des eaux profondes de la mer intérieure, quand elles dorment à l'ombre des rochers ; les bordures de sa robe étaient finement ouvragées à l'aiguille en plusieurs couleurs ; sa ceinture était ornée de douze saphirs précieux. Elle portait sur la tête une couronne saphirine, et sa venue était annoncée aussi par un rayon de splendeur saphirine qui venait de l'Occident comme un sentier droit. Elle se reposa quelque temps, immobile et silencieuse, puis parut se fondre et se dissipa comme un nuage blanc dans un ciel d'été. Quatre fois, juste avant l'aube, le prince Zora vit la vision. Le quatrième jour, quand le soleil fut levé, le jeune homme alla trouver son père qui, selon sa coutume à cette heure, se promenait dans un jardin de mandariniers, dont les fleurs pareilles à la cire, mouillées de rosée, répandaient leur exquis parfum dans l'air illuminé par le soleil.

Le bon roi s'avança à la rencontre du prince et l'embrassant affectueusement lui dit : « Vous êtes le bienvenu, mon fils, à vous la plénitude du bien ! » Le prince Zora marcha quelque temps en silence au côté de son père, parmi les mandariniers ; puis il dit : « Mon père, pendant ces quatre nuits passées, j'ai eu une vision. » — « Et cette vision, mon fils ? — « Celle d'une belle jeune fille. » Le roi répondit en souriant : « Vous avez 18 ans, mon fils, et en ce moment même, les messagers se préparent à partir vers l'Orient et l'Occident, le Nord et le Sud, afin d'amener au palais les plus belles et intelligentes des jeunes filles nobles de tous les pays ; car nous sommes en paix avec tous les pays. Peut-être la vision vous est montrée afin que vous sachiez

sans difficulté quelle étoile choisir comme vôtre, parmi cette brillante voix lactée. » — « Peut-être, et je vous remercie, mon père... » et le prince Zora ajouta mentalement : « Une chose est certaine : je n'en choisirai pas une autre. »

∴

C'était l'anniversaire de la naissance des deux princes, mais le prince Zora seul était dans la capitale où se trouvait le royal palais, car le prince Thrista, son frère, était allé, par le désir du roi, vers la partie nord de son vaste empire, afin de rendre tout le pays joyeux, dans des festins et des réjouissances. Dans le palais des reines s'étaient assemblées les plus belles et les plus intelligentes jeunes filles de naissance royale ou noble de tous les pays, afin qu'entre elles le prince Zora, l'héritier du trône du plus grand de tous les royaumes de la terre, pût choisir celle à qui il demanderait de partager son empire et sa vie. Or, devant le palais des reines, près des appartements du palais royal assignés à l'héritier du trône, s'étendait un magnifique jardin de cèdres. Les princesses et les jeunes filles nobles, quoique chacune d'elles eût son appartement et son jardin particulier, se réunissaient souvent dans ce magnifique jardin. Elles s'entretenaient ou se promenaient avec celles avec lesquelles elles se sentaient de l'affinité, ou bien entourées de leurs suivantes. Le prince Zora, pendant leurs promenades, regardait anxieusement de sa croisée voilée de jasmin ; car toujours cette pensée était en lui. « Cette fois-ci, peut-être verrai-je ma vision sous la forme d'une jeune fille royale ou noble. » Mais quoique plusieurs se promenassent dans le jardin de cèdres, pleines de grâce et beauté, la jeune fille de sa vision ne s'y trouvait pas. Les yeux du prince s'alourdirent et son cœur devint triste. Or, lorsque la lune de fêtes ne fut plus qu'à trois jours de sa fin, le roi qui, de jour en jour, avait attendu que son fils se jetât à son cou en disant : « J'ai trouvé celle que mon âme aime ! » devint anxieux et envoya des messagers pour amener le prince Zora devant lui.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls, il lui demanda s'il avait choisi pour son épouse une des jeunes filles qui demeuraient dans le palais des reines, Zora lui répondit : « Comment cela se pourrait-il, mon père. La jeune fille de ma vision n'est pas de leur nombre. »

Le roi répondit : « Peut-être elle demeure chez elle et ne se promène pas avec les vierges ses semblables dans le jardin des cèdres. »

Ainsi le prince fut consolé. Alors parce que la reine, mère de Zora et de Thrista, était maintenant une draada du royal Cèdre, qui poussait au milieu du jardin du roi, le roi ordonna au principal noble de son royaume de prier celle qui était la science de faire un grand banquet, au nom du roi, en l'honneur des jeunes filles royales et nobles qui devaient rentrer dans peu de temps dans leurs propres pays et d'avoir soin que pas une seule d'elles ne manquât de venir au banquet. Puis il dit au prince Zora ce qu'il avait fait, et qu'il avait arrangé une alcôve d'où il pourrait voir les jeunes filles, sans être vu lui-même. Et tout était comme l'avait ordonné le roi, et les hôtes, les royales et nobles, les intelligentes et belles étaient comme une voie lactée ; mais la jeune fille de la vision dont les pieds reposaient sur la large feuille du lotus, dont la ceinture et la couronne s'ornaient de saphirs et dont les yeux étaient comme les eaux profondes dans l'ombre des rochers, n'était pas là. Donc, à la fin de la lune de réjouissances, les jeunes filles retournèrent chacune en leur pays, sauf la princesse Péra qui resta de son propre désir en disant : « Le grand roi n'a-t-il pas encore un autre fils ? » Tellement coûteux furent les cadeaux qui leur furent présentés avant leur départ du royaume doré, que la royale trésorerie fut beaucoup amoindrie. Après que toutes les jeunes filles royales et nobles, sauf Péra, furent parties, le roi dit au prince Zora : « Mon fils, si grand que soit notre trésor, nous ne pouvons pas assembler tous les ans des jeunes filles royales et nobles afin que vous en choisissiez celle qui prendra la place de votre mère. »

Zora répondit : « En effet, mon père. Laissez-moi, je vous prie, aller vers l'Occident, dès que mon frère sera de retour, afin que je cherche celle que mon âme aime. » Le roi répondit : « Partez en paix, mon fils, et revenez avec joie. »

***

Or, les possessions particulières des princes étaient très grandes. Le prince Zora non seulement possédait des terres et de l'or, mais encore tous les bijoux et ornements que sa royale mère avait apportés au royaume doré, comme sa dot. Il s'y trouvait des anneaux de chevilles et de bras, des ceintures et des colliers, des boucles d'oreilles et des broches, des bagues et des aigrettes en or incrusté de brillants, de saphirs, de rubis et d'émeraudes ; il y avait aussi des bordures de robes brodées de gemmes, d'un beau et habile travail d'aiguille. Au milieu d'une bordure en forme de V faite pour l'ornementation du devant de cou d'une robe au teint d'azur, se trouvait une fleur de lotus de grandeur naturelle formée de petits brillants, et au centre de la fleur épanouie, il y avait ce qu'on disait être un talisman très ancien, quoique personne n'en connût la valeur spéciale. Ce talisman renommé était d'un grand prix, car c'était une gazelle taillée d'une seule perle, de sorte qu'elle était d'une pure blancheur sauf les yeux qui étaient de tout petits saphirs. Or, la nuit qui précéda le départ du prince Zora à la recherche de la jeune fille de sa vision, l'intendant de sa maison vint à lui, disant : « Que le prince vive à jamais ! Voici, à la porte extérieure de son palais, un homme très pauvre qui refuse de s'en aller, disant qu'il lui faut voir le prince mon maître. » — « Faites-le entrer. » Alors entra un homme d'âge moyen, vêtu de vêtements très pauvres mais propres ; voyant qu'il demeurait silencieux, Zora devina qu'il ne voulait pas parler devant l'intendant, et fit signe à celui-ci de les laisser seuls. Aussitôt que l'intendant fut sorti, le pauvre homme prit

d'un petit sac de cuir suspendu par une chaîne à sa cordelière, un saphir taillé et poli d'une telle grandeur, d'un tel lustre et d'une telle couleur que Zora n'en avait jamais vu de semblable. Le centre du saphir était carré et au milieu se trouvait un signe qu'il ne pouvait pas déchiffrer. Or, le prince se souvint que la belle jeune fille de sa vision avait 12 saphirs de prix qui étaient tenus dans des serres d'aigle, au-dessus de la mince couronne d'or et qu'à la partie antérieure de la couronne, une patte de lion en or tenait un encastrement carré d'or blanc qui restait vide ; il lui sembla que ce rare saphir hors de prix s'ajusterait dans l'encastrement d'or blanc, serré dans la patte du lion, et son désir s'accrut fortement de posséder la gemme de grand prix. Donc il dit au pauvre homme : « Quel prix demandez-vous pour la gemme que vous avez apportée ? » L'autre répondit : « La partie qui est au centre de la fleur de lotus, c'est-à-dire une gazelle taillée d'une seule perle. »

— « Celle-là je ne m'en dessaisirai pas, car on suppose que c'est un talisman. »

— « A quoi sert un trésor à celui qui n'a pas la clef de la cachette ? »

Le prince demeura quelque temps absorbé dans la pensée, puis il dit : « Ce chiffre qui est au milieu du carré du saphir est peut-être la clef de l'usage du talisman. »

— « Vous l'avez deviné. »

— « Le talisman est à moi ; c'est un don de la mère qui m'enfanta, et je ne veux pas m'en défaire ; la clef de son usage est à vous et volontiers je vous l'achèterai un grand prix. J'ai dit : « Aucun homme sage ne donnera pas un trésor caché dans sa maison, en échange du fil lui indiquant le lieu de sa cachette. »

Alors voyant qu'il ne pouvait nullement prévaloir, le pauvre homme dit : « La gemme de prix n'est pas à moi mais à ceux qui m'ont envoyé. Que donnerez-vous donc pour elle ? » Alors le prince offrit de l'or et des terres et jusqu'à la moitié de ses biens, mais il refusa de céder les or-

nements d'or, les bijoux et les vêtements précieux de sa royale mère, car il se disait intérieurement ; « Toutes ces choses sont sanctifiées et dans leur intégralité je les offrirai à ma reine. » Sitôt que le pauvre homme fut parti, le prince se mit à l'œuvre pour déchiffrer le signe que voici : Premièrement de grandes ondulations; en dessous, la forme d'un cœur ; et au-dessous encore trois lignes d'ondulations telle que les rides des eaux. Mais il ne pouvait pas en discerner la signification. Cette nuit-là, en dormant, la pensée lui vint : « Les plus grandes ondulations représentent des collines, le cœur, le centre les ondulations semblables à de l'eau, la passivité. Donc la passivité que je cherche est le cœur ou centre d'un peuple ou d'une nation dont la demeure est sur les hauteurs. » Ainsi, le lendemain matin, dès qu'il eut quitté la cité impériale par la porte de l'ouest, accompagné d'un mage que le roi avait nommé pour être son conseilleur, de 12 compagnons nobles et beaucoup de serviteurs, il donna des ordres à ceux qui connaissaient la formation et les principaux traits de tous les pays, qu'ils allassent d'un pays à l'autre des hauts lieux vers l'Occident. Ainsi ils partirent en belle compagnie, allant autant que possible par mer et par terre en ligne droite vers l'Ouest, s'arrêtant en route, aux diverses cours et aux maisons des nobles où le prince fut chaleureusement accueilli, pour lui-même et en l'honneur de son père, et à cause de la somptuosité des dons que leurs filles et pupilles avaient rapportés, en revenant du pays doré. Car la pensée de Zora était : « Peut-être qu'ils ont permis seulement aux aînées de venir à la fête, puisque c'est la coutume que l'aînée soit choisie avant la cadette. » Lorsque 10 lunes eurent crû et décru, sans qu'aucune trace de la jeune fille de sa vision ne fût trouvée, le prince Zora fut grièvement troublé et le sommeil s'enfuit de sa couche. Alors un mage, qui avait le devoir d'être pour lui comme un père par ses soins et sa sagesse, lui dit : « Puisque le roi ne consentit à l'absence de son fils premier-né et héritier de son royaume que pour 11 mois et

un jour, il faut bien qu'en trois jours nous nous mettions en route pour revenir. » Zora inclina la tête en silence mais son cœur fut comme du plomb. Cette nuit, comme il dormait, accablé par la douleur même, dans la tente centrale du campement qu'ils avaient dressé au pied de la montagne d'Iran, il rêva qu'il voyait sur la côte de la montagne raboteuse et élevée, au-dessus de lui, juste au pied des lieux fort inaccessibles, une gazelle blanche qui le regardait de ses grands yeux foncés et puis bondissait légèrement de rocher en rocher. Lorsqu'il s'éveilla, il se souvint de son songe et ne put se rendormir ; il se leva à la première lueur de l'aube blanche, et quittant le campement après avoir donné la consigne aux sentinelles qui veillaient, il se tourna dans un étroit sentier et commença lentement à gravir la hauteur. Il était tellement absorbé par sa pensée qu'il grimpa machinalement sans noter son chemin jusqu'à ce que la chute d'un caillou dans le petit torrent qui se précipitait dans une ravine à sa main gauche, lui fît lever ses yeux. Alors il poussa un cri étouffé, car au-dessus de lui, posée sur un pinacle rocheux et illuminée du soleil, il voyait la gazelle blanche qui le regardait d'en haut avec ses grands yeux foncés. Comme s'il marchait en sommeil, il grimpa les hauteurs, insouciant de la raideur et du danger du chemin, jusqu'à ce qu'enfin il se tînt au pied du pinacle ; alors il leva son regard, mais la gazelle blanche n'y était plus. Un moment le courage lui manqua, puis la voix de la gazelle frappa ses oreilles, et allant dans la direction d'où elle venait, il vit à nouveau la gazelle qui se tenait à peu près à un jet de pierre du rocher sur le sommet duquel il l'avait vue premièrement, à l'entrée de ce qui lui parut être une étroite gorge à murs rocheux. Tantôt sautant de pierre en pierre, tantôt passant à gué par les eaux fortes et rapides du torrent mugissant qui sautait et écumait entre lui et la gazelle blanche, il arriva enfin à l'ouverture de la gorge. La gazelle marcha lentement en montant la déclivité sans s'arrêter, et quoiqu'il fût trempé et fatigué, il savait que s'il s'arrêtait

pour se reposer, il la perdrait de vue. Aussi la suivit-il toujours, toujours jusqu'à ce que le soleil s'enfonçât, et que les premières étoiles parsemassent la bande de violet qui voûtait les murs gigantesques de la gorge. Alors la force lui manqua ; il tomba sur la terre et perdit connaissance.

Il s'éveilla dans une vaste caverne élevée, dans les lieux forts de la montagne : elle était partiellement éclairée par la flamme cramoisie d'une lampe. Voyant un homme assis par terre près de la couchette sur laquelle il s'étendit, il essaya de parler mais la parole lui manqua. A l'instant, l'homme se pencha vers lui, portant à ses lèvres une coupe de vin chaud épicé, dans lequel était versé un cordial. « Buvez, dit l'homme, jeune étranger ; buvez et reposez-vous. Ensuite vous pourrez nous dire d'où, comment et pourquoi vous êtes venu ici. » Alors Zora s'endormit et dormit jusqu'à ce que le soleil eût monté haut dans les cieux bleus. Mais il ne se rendit pas compte du temps, car dans les profondeurs de la caverne, aucun rayon de lumière extérieure n'avait jamais pénétré. Sa première pensée fut qu'il était tombé parmi des bandits, et son premier soin fut pour le saphir de grand prix qui était cousu dans sa ceinture intérieure, mais le saphir était en sûreté, et ni argent, ni bijoux n'avaient été touchés ; sa sacoche pendait à son côté, sa bague était à son doigt et sa chaîne d'or autour de son cou. Comme il s'inclinait ainsi, perplexe, une voix profonde et basse dit : « Allons levez-vous maintenant et déclarez-nous qui vous êtes et pourquoi vous êtes venu. Alors Zora levant ses yeux vit à côté de la couche un homme d'une mine majestueuse, vêtu d'une robe flottante de cramoisi, ceinte aux reins d'une cordelière cramoisie, et portant sur ses longs cheveux noirs un bonnet ressemblant à une mitre basse au-devant duquel se trouvait un angle ou demi-carré qu'il reconnut comme le commun signe de la hiérarchie sacrée. Alors il s'assit et conta au Mage sa vision ; qui il était, le songe de la nuit concernant la gazelle blanche, comment il l'avait vue monter la hau-

teur et entrer dans la gorge, et comment il l'avait suivie jusqu'à ce que sa force fût épuisée. Alors il montra au Mage le saphir de grand prix et lui dit : « Tel ce saphir parmi les gemmes, telle est celle que mon âme aime parmi les vierges. De même que je donnai mes terres et mon or pour posséder cette gemme, de même je veux bien donner tout ce que j'ai et tout ce que je suis pour gagner la vierge qui, quatre nuits, m'est venue trouver, comme je dormais ayant les yeux ouverts. Je sais sûrement que ma reine est montée sur les hauteurs. Si cette vierge est avec vous dans les lieux forts, je vous prie, demandez de moi ce que vous voudrez ; donnez-la-moi seulement en dualité d'être. »

Le Mage répondit : « Celui qui est digne du saphir d'Iran n'aura besoin d'aucun homme pour le guider. » Alors il se détourna, et sortit en laissant le prince Zora seul et plein d'espoir car il pensait : « Je ne doute point que le saphir d'Iran soit celle qui m'est apparue, et il est certain que ce n'est pas en reposant dans cette caverne que je la trouverai. » Alors il sortit et erra pendant très longtemps parmi les forts lieux ; mais l'endroit semblait inhabité et lorsqu'il chercha la caverne où il s'était reposé et dans laquelle il y avait de la nourriture et du vin, il ne put la trouver. Alors faute de nourriture, et par fatigue, il s'aperçut que la force lui manquait et comme il s'appuyait contre un rocher pour se soutenir, une chose molle et chaude fut poussée dans la main qui pendait à son côté, et baissant son regard, il vit que c'était le museau de la gazelle blanche, et qu'un cordon de soie bleue était attaché autour de son cou : Assurément vous êtes du saphir d'Iran, dit-il, en caressant sa belle tête. Puis prenant le saphir de sa ceinture, il le noua soigneusement dans un morceau de son écharpe de soie cramoisie et l'attacha au cordon de soie bleue. Dès qu'il l'eut fait, la gazelle bondit en montant vers l'Ouest et comme elle disparaissait pour la deuxième fois, il perdit connaissance.

Lorsqu'il s'éveilla, il se trouva sur sa couche, dans sa

propre tente centrale. Le Mage auquel son père l'avait confié pleurait sur lui ; tous ses compagnons, amis et serviteurs se tenaient debout autour de lui, pâles et troublés, car il était resté immobile et épuisé pendant des heures et ils pensaient que ses yeux s'étaient fermés à jamais. Ils se lamentaient en disant : « Il ne verra plus le visage de son père ». La joie succéda à la tristesse, comme le jour à la nuit. Aussitôt que le prince eut en quelque mesure recouvré sa force, ils levèrent leurs tentes et revinrent au pays doré.



Le roi, qui ne sut ou au moins ne dit rien du danger que son fils avait couru, mais sut seulement qu'il n'avait pas trouvé celle qu'il cherchait, lui dit : « La jeune fille qui refusa de retourner à son propre peuple et à la maison de son père en disant : Le roi n'a-t-il pas un autre fils ? a une belle figure et elle est toute glorieuse intérieurement à cause de sa sagesse, de sa douceur et de sa pureté. Pourquoi donc mon premier-né voyagerait-il çà et là à la recherche d'une qui peut-être n'est pas de la terre, vu que Pera est déjà comme une des nôtres ? »

Mais Zora répliqua : « Cela ne peut pas être, mon père, vu que de prendre une femme lorsque tout mon être est empli d'une autre, serait ajouter à la confusion. D'ailleurs je suis convaincu que celle que mon âme aime est incarnée. » Alors le roi appela à lui son fils Thrista et lui demanda s'il désirait prendre la belle jeune fille Pera pour être avec lui. Thrista répondit joyeusement : « En vérité c'est le désir de ma vie. »

Ainsi il y eut une très grande fête durant sept jours, fête nuptiale de Thrista et de Pera et le cœur du roi se réjouit et tous les nobles et le peuple étaient joyeux.

Le huitième jour de la fête, Zora aurait voulu se mettre en route en un deuxième pèlerinage à la recherche de la vierge de sa vision, mais son père lui dit : « Ecoutez, mon fils, vous êtes le premier-né et l'héritier de notre royaume et déjà les gouverneurs et le peuple disent : « Zora est une

cause d'anxiété et de tristesse ; Ihrista de gloire et de joie », et à présent que Ihrista votre frère a pris Pera, qu'ils ont nommée la péri de bonheur, sa popularité s'accroîtra beaucoup. Bien vrai est le dicton : « Hors de la vue, hors de la pensée. » Considérez donc ces choses avant de vous absenter de nouveau de nous. »

Alors Zora fut très attristé mais il attendit et considéra le conseil de son père. Sept jours plus tard, comme il s'inclinait sur sa couche en méditant sur ce qu'il devrait faire, le roi lui-même entra dans sa chambre et lorsqu'il se fut étendu à son aise Zora se tint debout devant lui, et le roi dit : « Mon fils, moi aussi, j'ai eu une vision : Je voyais mes fils jumeaux se reposer en un sommeil profond sous un grenadier éclatant de fleurs rouges ; et entre eux je voyais deux couronnes : l'une était notre couronne royale d'or massif et de gemmes, l'autre était de saphirs sertis en transparence et parsemés de brillants qui luisaient comme la rosée du matin. Alors je m'éveillai et la vision passa de ma vue. Mais de nouveau je m'endormis et il surgit devant moi une autre vision. Dans une lumière radieuse, je voyais Thrista en robe royale assis sur le trône élevé au centre de notre empire ; sur sa tête se trouvait la couronne royale ; il avait à sa main droite Pera. Vous, je vous voyais dans l'ombre vêtu en vêtement blanc de toile grossière et sur votre tête était la couronne de saphirs luisant de la rosée diamantine. Je voyais la splendeur se répandre comme des ruisseaux coulant des sources profondes et partout où ils allaient, ils devenaient des ruisseaux moindres ou plus grands, dont les cours étaient tracés par une verdure riche, des fleurs, du blé et des fruits variés, bons pour la nourriture, ainsi que toutes espèces de plantes et d'arbres donnant parfums, gommes et épices rares. Sept fois la double vision m'est apparue. Alors je me levai et dis : « J'irai dire à mon premier-né ma vision. Peut-être il en saura la signification. »

Zora répondit : « Mon père, la couronne du royaume doré reposera sur la tête de mon frère Thrista. Sur la tête de

votre premier né reposera une couronne que le temps ne peut pas enlever, Thrista vous fut montré à la clarté radiante du soleil parce qu'il règnera, comme le plus grand monarque de la terre, visible à tous les hommes ; moi, à l'ombre, parce que mon royaume ne sera pas vu de tout le monde. » Le roi dit : « Cette matière est trop grande pour moi. Que la volonté du Plus Haut soit faite. Mon fils est libre. » Alors Zora s'approcha du roi son père qui le serra dans ses bras, le baisa et le bénit, puis sortit de la chambre, les larmes sur le visage. Alors Zora écrivit de sa propre main en résignant tout ce qu'il possédait, tous ses droits temporels comme premier-né, à son frère, et au milieu de la nuit il sortit seul, vêtu de toile blanche grossière, et ses pieds chaussés de sandales, comme un voyageur. Et il prit son chemin vers les montagnes d'Iran.

Dans son voyage il ne s'adressa à personne, ne demandant rien, répondant seulement à ceux qui lui parlaient, recevant l'hospitalité qui était librement offerte. Lorsque aucuns hommes ne lui parlaient et ne l'invitaient pas à entrer dans leurs habitations, il se contentait de se reposer sous un arbre, assis sur une souche au bord de la route, et de manger des racines ou des fruits qui poussaient par le chemin, et du blé desséché ; mais cela n'arrivait que rarement, car quand il traversait les villes et villages, souvent il arrivait qu'une femme disait à son père ou à son mari : « Un bénisseur passe ; ne le laissez pas partir avant qu'ils nous ait bénis. » Enfin il arriva à l'endroit où il avait premièrement vu la gazelle blanche et encore avec de grandes difficultés il monta sur les hauteurs mais aucune gazelle n'apparut pour le conduire par la gorge. Or, dans la gorge se trouvaient plusieurs routes qui menaient en des directions différentes et un matin, lorsque la bande du ciel d'un bleu doré illumina la gorge, Zora s'aperçut qu'il était dans une ravine qu'il n'avait jamais vue auparavant. C'était l'été et la ravine était desséchée, mais les rochers étaient rudes et le chemin escarpé, de sorte que les empreintes de ses

pieds furent marquées de sang. Malgré la douleur et la fatigue, il continuait à monter, et au soir, il passa de la gorge dans un chemin droit, très large, bordé de chaque côté par des bosquets de mûriers. Il mangea de ce qui restait du blé desséché qu'il avait apporté avec lui, et du riche fruit rouge des mûriers et puis se coucha sous les branches et s'endormit.

*
* *

« Eveillez-vous, jeune étranger, et allez-vous-en. C'est le matin de la Salutation solennelle du Roi du jour et c'est la mort pour un étranger d'être trouvé au milieu de nous. Revenez à votre propre peuple et dans votre famille. Ouvrant ses yeux alourdis du sommeil, Zora répondit : « Je suis venu ici parce que je me suis égaré dans les détours de la gorge ; je n'ai ni famille, ni peuple à qui revenir ; du reste la vie du pauvre et isolé n'est pas très précieuse. » Alors l'homme qui avait trouvé le prince endormi sous le mûrier s'en alla en silence et avant peu il revint accompagné d'une personne qui était évidemment d'un rang élevé, qui le regardait d'un regard scrutateur et puis dit : « Nous ne voudrions pas que cette fête solennelle fût tachée de sang, et vous n'avez pas le maintien d'un espion. Néanmoins paraître est mettre votre vie en danger ; revenez donc dans le bosquet de mûriers où vous serez inaperçu et quand la procession sera allée au promontoire d'où le premier rayon du soleil levant est saisi, et l'aura salué comme auteur de la lumière, nous vous questionnerons afin que nous sachions qui vous êtes et d'où et pourquoi vous êtes venu ici. Autant que nous sachions, notre existence même est inconnue, partant, il est certain que quelqu'un, soit ami, soit ennemi, vous a envoyé, à moins que vous ne soyez venu sous la conduite de vos propres sens. » Alors se levant, Zora rentra dans l'épais bosquet où inaperçu il put être témoin du passage de la procession solennelle et merveilleuse des Mages d'Iran. Les forts lieux avaient été depuis longtemps le temple rocheux, secret et inaccessible

de l'Hiérarchie sacrée, persécutée et décimée. Soudain Zora put à peine étouffer un cri de surprise et de ravissement ; car au milieu des principaux Mages, sous un dais parsemé de saphirs, était portée la jeune fille de sa vision, telle qu'il l'avait vue quatre fois ; seulement, serti dans le cercle saphirin, le saphir hors de prix reposait sur son front, et à ses pieds était couchée la gazelle blanche qui lui avait apporté son offrande.

« Halte ! » c'était la voix du Saphir d'Iran qui parlait. Le principal Mage répondit : « Il est contre la loi de faire halte pendant que nous allons en procession solennelle pour saluer l'Emblème de la Lumière. » — « Halte » et ceux qui la portèrent firent halte au milieu de l'étonnement général. La jeune fille descendit de sa litière et alla, comme une somnambule, droit à l'endroit où Zora se tenait debout comme sous un charme. Doucement elle mit sa main dans la sienne et le conduisit vers les Mages qui entouraient la litière. « Votre volonté est qu'aujourd'hui je choisisse celui avec qui je serai désormais en dualité d'être. Que votre volonté soit faite : voici celui que j'ai choisi. Ensemble nous saluerons le lever du soleil. »

Alors, comme quelques-uns s'étonnaient et attendaient en silence, et comme la vaste procession passait en avant vers l'Est, d'autres auraient voulu saisir le pauvre homme qui apparaissait ainsi subitement au milieu d'eux. Mais quand, avec la main dans la main, Zora et le Saphir d'Iran se tinrent debout ensemble sur le promontoire, comme les cordes des harpes et le chant du principal barde soutenu par un puissant chœur de voix saluèrent le premier rayon de la clarté du soleil, tout le monde vit que le visage de l'étranger était plus éclatant que le rayon de clarté, et qu'il était comme voilé d'une splendeur saphirine. Alors le principal barde toucha les cordes de sa harpe d'or et chanta :

« Nous saluons le soleil comme l'emblème de la lumière.

Nous saluons la lumière comme le symbole de l'intelligence.

Nous saluons celui qu'a choisi notre royale prêtresse comme le soleil de notre Ordre. Comme celui qui diffuse la lumière, comme le centre de l'intelligence. » Et d'une seule voix, voyant la gloire de son visage, les Mages répondirent : « Amen, Amen », et les chefs du peuple poussèrent des cris de joie en disant : « Notre reine se tient debout sur la sainte hauteur. A celui qu'elle a choisi soient la puissance et la domination. » Mais comme ils se réjouissaient ainsi et s'étonnaient, un nuage ombragea Zora et la jeune princesse et lorsqu'il fut relevé, on ne les voyait plus. Alors ils se dirent les uns aux autres : « Peut-être était-ce une incarnation dont nous n'étions pas dignes. »



Cette nuit-là les Initiés tenaient leur conseil hiérarchique dans la caverne des conciles ; soudain la porte secrète d'entrée fut ouverte, et la jeune archiprêtresse entra et après avoir donné le signe fit un geste de la main en silence. Alors le principal Mage et les quatre qui lui étaient proches par le sang se levèrent et la suivirent. Elle les conduisit au lieu où Zora avait été porté lorsqu'il fut trouvé sans connaissance, après avoir monté les hauteurs où bondissait la gazelle blanche, et là sur la couche ils virent le pauvre homme en vêtement blanc et dont la figure était illuminée, de sorte qu'elle devenait plus brillante que la lumière du soleil. Et ils voyaient que la caverne était éclairée non pas par une lampe, mais par l'aura de lumière saphirine qui entourait le dormeur. Alors la jeune archiprêtresse leur montra un rebord du rocher, où se trouvait un calice en cristal plein de vin rouge. Le principal Mage apporta le calice de vin rouge et Zora se leva, but et donna à boire à l'archiprêtresse, ensuite il brisa le calice en cristal disant : « Vous m'êtes consacrée à tout jamais ». Ainsi le premier-né du grand roi du royaume doré trouva celle que son âme aimait.



Au jour suivant, le principal Mage parla à Zora en disant : « Pourquoi, quand les chefs du peuple proclamaient votre

puissance et vous faisaient le bienvenu et poussaient des cris de joie, un nuage vous a-t-il caché à notre vue? » Il répondit : « Non pas comme un archiprêtre ou comme un roi temporel, mais éternellement nous sommes au milieu de vous. Non pas comme la splendeur du soleil mais comme la source cachée des cours d'eaux sont nos forces. » Ainsi personne ne sut que Zora et la jeune Archiprêtresse étaient retrouvés et qu'ils travaillaient ensemble invisibles et inconnus, sauf par le principal Mage et les quatre qui étaient avec lui.



Lorsque les étoiles parsemèrent le ciel au septième jour après le concile, comme le Prince du pays doré et le Saphir d'Iran reposaient, la grotte s'illumina, non subitement mais graduellement comme la terre et la mer sont illuminées au temps de l'aube du jour.

La splendeur qui illuminait la grotte était de couleur semblable à celle de l'arc-en-ciel et comme elle augmentait, Zora s'aperçut que les murs et la voûte bosselée de la grotte spacieuse ressemblaient au cristal pur, et il veillait étonné. Alors au milieu de la clarté, comme apparaît le soleil dans la splendeur matinale, apparut quelqu'un en vêtement blanc. Alors Zora se dit : « C'est l'Initié, c'est celui qui but à la source de la vitalité. C'est celui dont la jeunesse ne se flétrit jamais, et dont la beauté est surhumaine. » Et à haute voix il salua le radieux, en disant : « Je vous salue vous qui, avec Aba, êtes le Saint des saints du Temple de Braahd. »

L'irradiant parla, et sa voix fut comme le mélange de toutes les harmonies et mélodies : « J'ai reposé au bord de la source profonde de la vitalité. Par l'union du premier-né du roi du pays doré, dont l'aura est de l'or pur de l'Essence, avec celle du Saphir d'Iran, du teint saphirin puis de l'Intelligence, voici l'émeraude de la vitalité... A la force vitale de votre aura soit le pouvoir de la perméation de tous les hommes, en tous les temps ; à mesure qu'ils peuvent répondre, qu'ils reçoivent. C'est seulement quand le temps ne sera plus, et que la royale Arche irridescente en restera

comme souvenir, que votre aura d'émeraude deviendra de la blancheur pure de l'équilibre. » Alors comme le saphir d'Iran dormait profondément, le Prince du pays doré inclina sa tête et dit : « Qu'en le sanctuaire de son Temple soit adoré le Divin Habitant, à travers tous les temps. » Comme il parlait ainsi, la splendeur irisée s'évanouit mais la beauté cristalline de la demeure rocheuse resta, de sorte qu'ils n'ont besoin d'aucune autre lumière.

∴

L'histoire s'émerveille encore de la sortie subite de la hiérarchie du Mage hors des lieux forts d'Iran, de la force magique avec laquelle ils arrêtèrent la marée apparemment irrésistible du Césarisme masqué et déguisé sous la robe spécieuse du culte des Dieux Personnels. Ceux qui s'enfuyaient devant les Mages comme les ombres de la nuit devant l'aube ne savaient guère que la source qui à travers des éons de temps diffusa dans le monde les eaux pures de la sagesse, et le soleil qui l'illumina de la lumière de la vérité avaient leur origine dans les forces émanées du fils premier-né du roi du pays doré, fructifiées et guidées par le saphir d'Iran ; forces qui n'ont jamais manqué, ne manquent pas et ne manqueront jamais parce qu'elles sont unes avec les forces du Divin Habitant du Temple des Formations. Car de même que le soleil émet ses rayons sans cesse, quoique leur réception et que leur utilisation dépendent de l'atmosphère, on aura des planètes, de même que les pluies tombent, mais que leur effet dépend du sol qui les reçoit et est capable d'y répondre, de même à tout jamais sont émanées les forces du prince du pays doré et du Saphir d'Iran ; toujours et toujours elles sont reçues hiérarchiquement, mais en dehors de la hiérarchie sacrée elles ne sont manifestées que selon le pouvoir de l'homme qui les reçoit et y répond. Levez-vous et brillez, lumière dorée qui, combinée avec la splendeur saphirine, est de la teinte de l'émeraude couleur de la vitalité. C'est pourquoi il a été dit dans le passé : « Il y avait autour du trône, ou centre, un cercle qui avait l'apparence d'une émeraude.

V

LA SAGESSE DU PROPHÈTE

CONTE D'UN TALEB DU MAROC

Pour les riches, les nuits du Ramadan sont fort agréables ; pendant le jour ils se sont reposés, et alors, ils mangent, boivent et sont gais. Comme vous m'avez invité, vous hommes riches, moi qui ne suis qu'un pauvre Taleb, pour festiner avec vous, je vais me faire un plaisir de vous raconter une histoire pour répondre à votre désir.

Quelques-uns d'entre vous savent peut-être que les histoires sacrées, les contes et les légendes du Maroc diffèrent des autres tout comme son Coran diffère du coran ordinairement reçu, il se peut donc que vous n'ayez pas encore entendu ce conte de la Sagesse du prophète que je vais vous dire.

Un jour que Mahomet était triste, il s'endormit, par douleur, dans sa maison de La Mecque. Durant son sommeil, il vit descendre des cieux semés d'étoiles quelque chose de radieux qu'il prit au premier abord pour une étoile filante, mais à mesure quelle approchait, elle prenait l'apparence d'un nuage lumineux de la couleur du corail pâle. Il en suivit la descente jusqu'à ce qu'il la vit s'arrêter à la porte d'entrée de son habitation ; à ce moment le nuage se dissipa comme le fait la vapeur dans l'air et, debout devant la porte, apparut une forme telle qu'il n'en avait jamais vu de pareille. Elle avait le visage et le buste d'une belle femme, les ailes d'un ange, le corps d'un cheval, la queue d'une vache et les pieds d'un cerf. Ses couleurs étaient brillantes et elle était harnachée de tissus d'or fin orné de broderies et frangé de lapis-lazuli, de topazes roses, de corail et de rubis.

Le Prophète — louanges à son nom — se dit en lui-même : Puisque cet être descendu dans le nuage est tout harnaché, ce doit être avec l'intention que quelqu'un le monte, et, puisqu'il s'arrête à la porte de mon habitation, quel doit être le cavalier si ce n'est moi-même ?

Il se leva donc, s'approcha de l'être qui ne bougea pas, posa sa main sur la riche selle et sauta sur le dos de l'être qui, aussitôt, s'éleva dans les airs comme une bulle de savon en temps calme ; en peu de temps, le Prophète fut emporté dans un nuage qui cacha la terre et la mer à sa vue.

Il est à supposer qu'alors il perdit connaissance, car il s'éveilla aux grandes portes d'une arche de la couleur rouge dorée du soleil couchant.

Arrêtez-vous ici, dit-il, que je descende pour frapper à cette porte, car Ali entend que toutes les portes du royaume s'ouvrent pour nous.

— L'être s'arrêta, Mahomet descendit et, trouvant les portes étroitement fermées à l'intérieur, il frappa, mais il n'obtint aucune réponse ; il continua à frapper de plus en plus bruyamment et tandis qu'il frappait, l'être duquel il était descendu se retira loin de la porte, vers l'Est, d'un jet de pierre environ.

Après que Mahomet eut frappé trente-six fois, la grande porte s'ouvrit, il put apercevoir une lumière prismatique sombre ; c'était comme des roues ou des lames enflammées tournant de tous côtés, de façon à produire une lueur prismatique.

Il pensa : Je suis Mohammed, le dernier des prophètes ; ouvrez donc les portes pour que je puisse entrer ; mais une certaine prudence qu'il avait acquise dans ses démêlés avec les Roumis l'arrêta si bien que sa pensée ne fut point traduite en paroles ; néanmoins, il s'approcha de l'ouverture de la porte et regarda au dedans.

Alors quelqu'un que les flammes tournoyantes cachaient à sa vue fit entendre ces paroles : « Vous êtes notre bien-aimé ; nous vous aimons trop pour souffrir que vous restiez sur la terre. Sitôt donc que votre mission sera accomplie, nous vous enlèverons pour que vous veniez prendre votre place à notre droite. »

Le prophète se retira de la porte en toute hâte. mais pas avant d'avoir senti comme le fil brûlant d'une épée flamboyante tournoyer au-dessus de sa tête. Il se hâta vers l'endroit où l'être qui l'avait apporté se tenait debout, paisible.

Dès qu'il fut remonté, l'être l'emporta de nouveau vers le haut et ne s'arrêta que lorsqu'ils furent arrivés à une large voie ombragée de plantes odoriférantes, couverte de fleurs de couleur rose et dont le parfum le portait au sommeil.

Lorsqu'il arriva au bout de l'avenue aux plantes odoriférantes et aux fleurs de couleur rose, il se trouva devant une porte, et à son approche la porte s'ouvrit. Il se préparait à y entrer pour se rendre compte de ce qu'il y avait au-delà ; il y vit un grand nombre de personnes qui dormaient paisiblement sur ce qui lui apparaissait comme une buée couleur de roses au-dessus des eaux calmes, et il s'endormit également.

Quand il s'éveilla, il se trouva pour la troisième fois enlevé dans les airs, sur le dos de sa porteuse ailée. Or, après un temps qui parut très long au prophète, il se trouva dans

un endroit bleu foncé, illuminé par des lumières en forme sphérique, de couleur saphirine. Comme il s'élevait, l'une des plus brillantes de ces sphères s'approcha de lui par affinité, et, sans qu'aucune parole soit prononcée, il comprit ces mots :

« Retournez, retournez et tenez-vous les pieds fermement plantés sur la surface de la terre, car celui qui construit une maison conceptionnelle dans les cieux se trouve bientôt sans abri. Ayez soin de votre peau. »

Le prophète dit à l'être qui le portait de redescendre ; l'être plana, les ailes étendues, descendit rapide comme l'alouette qui retombe sur la terre à la fin de son essor et le prophète le retrouva à sa propre porte.

Alors il dit à l'Etre : Qui êtes-vous ? Qui vous a envoyé ? Pourquoi m'avez-vous enlevé dans les hauteurs pendant ces trois heures ?

— L'être répondit : Je suis un *Barouck ;* je suis venu à vous parce que vos prétentions à la puissance, à l'aide céleste et aux révélations vous ont mis en rapport avec moi.

— Il est vrai, répondit Mohammed, que j'ai attribué ma puissance à l'intervention et à la révélation d'En Haut, mais, chose étrange, plus vous me portiez haut, plus mon attraction pour la terre devenait grande.

— Vous n'êtes point en cela une exception, reprit le Barouck ; c'est la coutume des fidèles d'aspirer aux cieux pendant leur vie sur la terre, mais dès qu'ils sentent la vie les quitter, ils offrent tout ce qu'ils ont pour rester sur la terre. Pour nous, nous ne désirons rien tant que d'être dans la chair ; mais nul n'ignore qu'on apprécie ce que l'on n'a pas bien plus que ce que l'on a. Profitez donc de votre mieux de votre temps, grand prophète, car ceux que nous portons aux régions d'en haut ne restent pas longtemps sur terre, à moins d'être sous quelque protection extraordinairement puissante.

A ces mots, l'être s'éleva dans les airs et fut perdu de vue dans la région grise des nuages.

*
* *

Trois ans après son ascension sur le Barouck, le prophète gisait sur sa couche, dans sa maison de La Mecque, gravement malade ; sa fille bien-aimée veillait sur lui avec une grande tendresse et pleine d'anxiété, car son frère lui était plus cher que ses deux fils eux-mêmes dont elle n'aimait nullement le père, Ali le grand guerrier. Elle s'assit près de la couche, la main de son père serrée dans la sienne.

Fatma, mon enfant bien-aimée, lui dit-il, je sens que ma vie s'enfuit ; avant peu mon corps sera étendu sous terre, à moins que quelque faveur divine spéciale ne s'interpose entre moi et la mortalité.

Fatma pleura silencieusement et dit :

— O mon père, ne parlez pas si tristement. Vous m'êtes plus cher qu'aucun être vivant, car bien que l'homme à qui vous m'avez donné soit un grand guerrier, bien qu'il soit comme le main droite de votre puissance et bien qu'il m'aime beaucoup, moi je ne l'aime pas : plus j'essaie de l'aimer, moins je l'aime.

— Mohammed répondit faiblement :

L'amour est libre ! Moi-même, plus j'ai essayé de ne pas aimer Marie l'Egyptienne, plus au contraire je me suis attaché à elle.

Fatma ne répondit pas un mot, mais ses lèvres remuaient comme pour une supplication qui devenait de plus en plus ardente à mesure qu'elle sentait se refroidir la main qu'elle serrait dans la sienne.

Subitement le silence fut interrompu par des coups frappés bruyamment à la porte comme avec un bâton. Le prophète, qui ne parut pas les entendre, s'étendit les yeux fermés comme pour le sommeil ; Fatma retira sa main, se leva sans bruit et courut par le corridor tortueux vers la porte, car il était minuit et tout le monde dormait dans la maison, sauf elle.

La porte ouverte, elle éleva sa lampe et en vit tomber la lumière sur un visage qui paraissait être celui d'un pauvre voyageur jeune et couvert de vêtements grossiers.

L'étranger passa aussitôt près d'elle et pénétra dans le corridor où elle le suivit d'un pas rapide et léger jusqu'à la porte de la chambre où le prophète semblait sommeiller.

Le pauvre étranger s'approcha de la couche du malade et l'appela deux fois à voix basse par son nom ; celui-ci ouvrant les yeux répondit :

— Vous m'avez appelé, me voici.

— Ecoutez, dit le jeune homme, je suis l'ange Gabriel, Dieu m'envoie en réponse à la supplication de votre enfant afin que je vous offre de prolonger vos jours.

— De combien ?

— Que direz-vous si votre vie est prolongée de quinze ans?

— Cela ne suffit pas.

— De trente ans ?

— Non.

Alors, celui qui était venu sur l'invocation de Fatma augmenta le chiffre proposé, d'abord par périodes de cinq ans, et ensuite par dizaines, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à neuf cent quatre-vingt-dix ans. Et le prophète n'était pas encore satisfait.

— Pour l'amour de celle qui vous a invoqué, je vous ai offert vingt-un ans de plus que l'âge atteint par aucun

homme de cette période, et vous n'êtes pas satisfait. Est-ce donc que vous voudriez vivre à jamais sur la terre ?

— Vous l'avez dit. Dans le repos dont vous m'avez tiré par l'appel de mon nom, j'ai su avec certitude qu'il n'y a pas de mortalité et qu'en tant qu'homme et centre d'hommes, j'ai le droit de retenir la forme qui est mienne. — Oui, en vérité, je voudrais vivre à jamais comme homme.

— Votre désir est impossible à accomplir ; tous doivent mourir et subir le jugement dont le coran porte treize fois témoignage. N'ayez donc pas la présomption de réclamer la vie éternelle ; elle n'est pas faite pour l'homme sur la terre.

— Ce n'est pas de la présomption que de réclamer ce à quoi l'on a droit.

— Puisque vous refusez la miséricorde, vous mourrez assurément cette nuit comme si je n'avais pas été envoyé pour vous offrir la vie.

— Soit, s'il faut que je quitte cette terre des vivants, mieux vaut que ce soit maintenant que plus tard, car depuis que le Barouck m'a emporté dans les hauteurs, de jour en jour, la vie terrestre me devient plus précieuse.

Celui qui s'annonçait comme l'ange Gabriel se détourna comme pour partir, et prenant la main gauche de Fatma dans la main droite, il lui dit :

— Je pensais accorder votre requête et donner longue vie à votre père, mais il l'a refusée avec présomption ; laissez-le donc périr à la surface de la terre, et venez avec moi ; ainsi vous serez immortelle !

Fatma le regarda avec fermeté et répondit :

— Je m'aperçois que vous êtes celui qui vient toujours comme un voile entre moi et Ali, mon époux ; c'est à cause de vous que je ne puis l'aimer.

— La vie de l'homme est comme la vapeur qui disparaît, tandis que notre amour sera éternel !

— Non, je ne veux pas quitter celui qui m'a donné l'être et qui a fait tout son possible pour me rendre précieuse l'existence qu'il m'a donnée.

En prononçant ces mots, la fille bien-aimée de Mohammed prit la main du prophète dans la sienne, et aussitôt l'ange disparut. Les yeux du moribond se rouvrirent et il dit :

— Ne m'a-t-il pas été prédit que deux ans après la prise de La Mecque et la dixième année de l'Hégire, je dois quitter la terre ?

— Telle fut, mon père, l'interprétation de votre oncle Abbas qui est secrètement votre ennemi parce qu'il voudrait usurper votre autorité, mais je hais ceux qui parlent d'une voix bruyante, et je ne vois pas que la voix qui vous a parlé de victoire gagnée par l'assistance de Dieu ait été à votre égard une prophétie de malheurs.

C'est un proverbe bien juste qui dit : Les bons sont porteurs de bonnes nouvelles et les méchants de mauvaises. Eloignez donc, je vous prie, tous présages qui ouvrent la voie au destructeur. Et si vous devez nécessairement partir, souffrez que je vous rejoigne dès que les jours de deuil seront passés.

— Vous savez, répondit Mohammed, comment j'ai été blessé par une épée flamboyante alors que j'attendais aux premières portes auxquelles je suis arrivé après avoir quitté la terre. Je suis convaincu que si je passais ces portes après que mon corps mortel sera étendu dans le tombeau, je ne pourrais par aucun moyen échapper à une seconde dissolution. J'ai donc parlé aux sages de Ben Ishral et à ceux de Koorish pour qu'ils me retiennent dans un lieu de repos avant que j'arrive aux portes.

C'est là, mon enfant, que vous me rejoindrez et nous y reposerons jusqu'à ce que nous soyons conduits aux deux jardins plantés d'arbres à l'épais ombrage. Dans chacun de ces jardins, il y a deux fontaines alimentées par des fleuves, et la nourriture y est perpétuelle comme l'ombrage (1). Si je suis forcé de perdre mon corps, je ne veux pas abandonner à jamais mon corps moins dense.

*
* *

Huit jours sont écoulés depuis le départ du prophète. Les deux jeunes fils de Fatma reviennent de la Medersa. Tandis qu'ils sont occupés à leurs devoirs, un messager arrivé à la hâte et leur dit : « Venez vite à la maison, car Fatma, votre mère, est morte », et ils pleurèrent amèrement.

•
• •

Peu de temps après, un voyant affirma qu'il voyait Mohammed et Fatma se reposant sur deux nuages de couleur rubis, où ils semblaient profondément endormis. Peu de fidèles prirent garde aux paroles du voyant de La Mecque, mais un an après, un autre voyant confirma ces paroles. Les fidèles croyants dirent alors : « La vérité de ce miracle est établie par la bouche de deux témoins », et ils se réjouirent ensemble.

Mon conte est terminé !

*
* *

L'histoire du Taleb est bonne, dit l'Agha Djilaki : Lorsque nous quitterons la terre, demeurons avec le prophète ; prenons garde de ne pas aller plus loin.

(1) Description du paradis dans le Coran.

VI

LE NOUVEL AN

C'était minuit, heure de la naissance de l'année 1903. En ce jour le monde civilisé, autrement dit européen, célèbre la fête de la Circoncision de son Dieu, les adultes en mangeant sa chair, les enfants en mangeant des bonbons. Les cloches de tous les temples sonnaient, mais seuls les enfants et les femmes obéissaient à leur voix ; car il est un âge où la croyance cède la place aux réalités, où la pratique remplace la théorie : ainsi arriva-t-il que tout mâle en unité avec le circoncis fut également circoncis. Pendant les dix-huit siècles que le règne du circoncis fut établi, personne n'avait songé à adopter ce signe d'union avec lui : des milliers d'hommes s'étaient offerts extatiquement à porter sa croix, sa couronne d'épines, ou bien à partager avec lui le supplice du fouet.

Mais quand un orateur célèbre proclama ce défaut de ressemblance entre lui et ses fidèles, uns avec lui, ceux-ci comprirent qu'ils ne pourraient s'éveiller à sa similitude au jour de la résurrection des corps, à moins de partager aussi cette effusion de sang ; le témoignage de leur acceptation pratique de l'Unité du divin et de l'humain fut incontestablement démontré par l'ardeur avec laquelle les hommes, d'un commun accord, s'offrirent, eux et les leurs, au couteau plus aiguisé qu'une lame de Damas.

Depuis que l'éloquence oratoire avait excité de la sorte l'émulation de l'homme, la faculté se fit de la circoncision un objet d'études et de profits. Quant aux couteliers, ils avaient tous la joie au cœur.

*
* *

C'était l'heure de minuit, et les génies de l'air, de l'eau, de la terre et de la région souterraine se réunirent dans l'enceinte inconnue murée de glaces, au pôle nord, afin de se consulter à l'égard du nom de l'année nouvellement née.

La génie de l'air dit : « Laissez le nouvel an s'appeler Aer, parce que la science s'est déterminée à faire la conquête de l'air : un des amusements favoris des hommes est de monter dans notre région, de tomber

et de se tuer ». Le génie des eaux proposa que le jeune an fut nommé Agna en donnant comme raison, que l'homme était en train de s'éveiller à ce fait, que la demeure du degré d'être « nervo » de ceux qui, après la transition, ont été capables de retenir leur individualité, était dans l'eau ; et aussi en l'honneur de la sûreté avec laquelle la science rend les hommes capables de passer, à travers les mers les plus orageuses, comme sur un lac aussi calme qu'un miroir. Le génie de la région souterraine gronda : « Permettez que son nom soit souterrain », car il y a des présomptueux qui déjà, à l'exemple des Intelligences Libres ne pensent qu'à descendre dans notre région de concrétions, pour libérer et utiliser ce que nous avons soustrait de l'air respirable des eaux et du sol. » Mais à peine le son bas et profond de sa voix eut-il fait place au silence, que le génie de la terre s'écria à haute voix : « Le jeune an ne sera nommé ni Aer ni Agna, ni souterrain. Il est le fils du vieil an qui vient de partir pour le pays des ombres, et la pomme ne tombe pas loin du pommier. Il se nommera « Grève », parce que c'est l'époque des grèves ». Les génies de l'air, des eaux, et des profondeurs souterraines dirent : « Développez votre thèse, nous écoutons ». Alors le génie de la terre dégorgea sa gorge nerveuse, jeta en arrière ses cheveux nerveux, étendit sa main droite nerveuse, et d'une belle voix nerveuse dit : « La raison qui nous autorise à proclamer pour le nouvel an le nom de Grève, est que partout, dans le monde civilisé qui est le seul digne de considération, les grèves sont à la mode. La religion est dans un état de grève contre la science moderne et la science moderne contre la religion. La religion est divisée et subdivisée et chaque schisme se met en grève contre tous les autres. De même pour la science moderne. En outre, chaque gradation se met en grève contre la gradation supérieure et, puisque le bouleversement général est trop grand pour lui permettre de monter, elle lutte et complote pour faire descendre la gradation supérieure jusqu'à son propre niveau. Ainsi, de la plus élevée jusqu'à la plus basse des couches sociales, les agitateurs fouettent la majorité jusqu'à la force et ensuite la mènent de gré ou de force comme un troupeau de moutons à la tuerie, afin de satisfaire leur ambition personnelle,

leur politique, ou bien de remplir leurs poches et de grossir leur trésor. Le nouvel an sera nommé grève parce qu'il est possible qu'il soit avant-coureur du temps où non seulement les nations se mettent en grève les unes contre les autres, les races contre les races, les sectes contre les sectes, les classes contre les classes, les tribus contre les tribus, les familles contre les familles, avec une haine sans exemple, mais où la terre se mettra en grève contre l'océan et les océans contre la terre, la surface de la terre contre les profondeurs souterraines et les profondeurs souterraines contre la surface, l'air inférieur contre l'air supérieur, la formation minérale contre la végétale, la végétale contre l'animale, la formation animale contre la Psycho-Intellectuelle ». Le génie de l'eau se leva et dit : « Pardonnez mon interruption. Contre qui l'homme Psycho-Intellectuel se mettra-t-il en grève ? » L'orateur répondit : « Contre les Dieux personnels dominateurs ! » Puis il continua : « Qui sait si le nouvel an que nous nommons grève n'est pas le héraut d'une époque très proche où, étant mis en rapport par la perception mentale, les satellites se mettront en grève contre leurs centres, ces derniers contre les planètes plus grandes, et puis les planètes contre leurs centres solaires, enfin les soleils contre les soleils plus grands, selon l'ancienne prophétie : « Avant la restitution il y aura des signes dans les soleils et dans les lunes et dans les terres ». Qui sait si ces grèves terrestres et solaires ne précèderont pas des grèves générales des degrés d'être et si les grèves générales des degrés d'être ne précèderont pas les grèves des états d'être des matétialismes? Qui sait si la grève des états d'être des matérialismes se sera pas le héraut de la grève des matérialismes contre les Éthérismes, des Éthérisines contre les Pathétismes, des Pathétismes contre les Occultismes, des Occultismes contre la Cause sans Cause ; à cette époque, ce serait la grève universelle de la substance L'orateur s'arrêta. De même que parmi les étoiles, chaque génie différait des autres génies en gloire ; chacun convoita la gloire qu'il n'avait pas et les applaudissements furent généraux.

En attendant le nouvel an, né comme tous les enfants, sans tache, et trop récemment pour être dressé par son entourage à l'indifférence à l'égard des souf-

frances et des douleurs d'autrui, fût très affligé, tellement qu'à l'heure froide qui précède l'aube, les océans sanglotèrent, les vents soupirèrent, et les larmes tombèrent des nuages en réponse à sa douleur. Alors le premier rayon doré à peine visible de la splendeur du soleil apparut à l'horizon oriental et au milieu du rayon doré se tint debout une enfant d'une beauté exquise. Son vêtement était cramoisi, bleu, or et blanc pur. Ses pieds reposaient sur une sphère parfaite, et dans sa main droite se trouvait comme sceptre une baguette carrée au sommet de laquelle il y avait sept étoiles ; au milieu des étoiles était écrit un nom, et dans sa main gauche elle tenait une fleur du lotus blanc. Pendant que les sanglots de l'océan se changeaient en un rugissement joyeux, pendant que les soupirs du vent se changeaient en un murmure de bonheur, doux, mélodieux, comme la chute des eaux lointaines résonna la voix de l'enfant, elle dit : « Ne vous affligez pas, nouvel an, car nous vous apportons des nouvelles de grande joie. »

Tandis qu'elle parlait les larmes des nuages devinrent d'un éclat semblable à celui des diamants. Dans la lumière aux couleurs de l'arc-en-ciel brillèrent d'autres lumières d'une splendeur saphirine, et d'au milieu d'elles parla un invisible : « La jeune année annonce l'aube intellectuelle, le jour éternel où l'unique, sans formes, Cause sans Cause, sera seul adoré par la responsion de tout ce qui est à la splendeur de sa puissance dans ses manifestations universelles. Le nouvel an annonce la paix pour tous ceux qui sont de bonne volonté, l'équilibre dont l'Homme Psycho-Intellectuel est le restaurateur ?

Alors le nouvel an sourit à travers ses larmes et dit : « De quel nom serai-je connu ? »

La voix répondit : « Du nom qui est au milieu des sept étoiles du sceptre. »

La figure du nouvel an s'illumina de joie quand il demanda : « Quel est le nom de la belle enfant qui tient le sceptre dans sa main droite. »

La voix répondit : « C'est l'enfant cosmique qui vient du pays du soleil levant pour porter des nouvelles de grande joie.

Le nouvel an dit : « Quelles sont les heureuses nouvelles qu'apporte l'enfant cosmique ? »

La voix répondit : « La cessation des grèves, grâce à *la Sociologie cosmique*, qui est l'Equilibre ».

Alors tout le monde garda le silence, dans une joie profonde, et dans le silence les rayonnements saphirins descendirent et disparurent de la vue, parce qu'ils étaient de grandes intelligences du passé, qui dorénavant furent unes avec la mentalité de l'Homme Psycho-Intellectuel. Grâce à elles celui-ci atteignit un rapport de plus en plus parfait avec l'Intelligence Universelle. Lorsque les rayons solaires duodénaires irradièrent l'air et que la lumière du matin inonda la mer et la terre, la vision glorieuse fut perdue pour la perception des sens, mais autour des têtes de ceux qui avaient reçu les rayonnements, il y avait des auréoles de lumière saphirine, et à la voix des vents et des flots se mêlait ce refrain : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur l'Azerte, la paix de l'équilibre aux hommes de bonne volonté. » Comme les douces gouttes de pluie tombaient, un double arc s'étendit dans le ciel illuminé de soleil, alors les cieux s'entr'ouvrirent et l'on put voir dans l'arc-en-ciel sept réflexions plus raréfiées à mesure qu'elles s'élevaient. Et dans le royal arc septenaire se trouvait une grande multitude, qui, pendant que le nouvel an reposait, un sourire de bonheur sur les lèvres, quoique ses yeux fussent encore humides, chanta à la Divinité qui est en nous est une, et ceux dont les têtes étaient auréolées de lumière saphirine rejetèrent en écho ce cantique des cantiques. A mesure, l'un après l'autre les états des raréfactions emportaient le refrain vers celui qui est encore pour nous l'Impensable des Impensables. Les habitants non civilisés des forêts, les lions qui ne coucheront près des agneaux que lorsque l'homme remplira son rôle qui consiste à évoluer les formations Azertes, rugirent ou parlèrent doucement à leurs petits ; et la race bovine et les brebis que l'homme nourrit pour tuer, mugirent et bêlèrent de joie. Une brebis d'un certain troupeau, sachant pas l'intuition que ses agneaux jumeaux étaient condamnés à mort pour la fête du jour de l'an, leva ses doux yeux, et donnant à téter à ses petits de son lait chaud, plaida avec son bêlement triste : « La divinité en nous aussi est une ».